

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 897

MONTREAL, 13 JUILLET 1901

5c LE No



PLAISIR FAVORI.—D'après le tableau de M Estan-Stemenousky

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JUILLET 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Les échos de la fête nationale retentissent encore à nos oreilles. Chaque jour nous apporte le récit de quelque célébration nouvelle. La Saint-Jean-Baptiste a été fêtée sur tous les points du Canada, dans les grandes villes manufacturières de l'Est américain et jusqu'au fond des États de l'Ouest — partout où vit un groupe canadien-français.

Après avoir essayé de fixer le souvenir de la grandiose démonstration de Montréal, LE MONDE ILLUSTRÉ offre aujourd'hui à ses lecteurs quelques tableaux commémoratifs des très jolies fêtes qui ont eu lieu aux Trois-Rivières, le 24 juin.

C'est peut-être chauvinisme local, mais je ne sais dans le pays aucun endroit qui soit plus profondément français, plus absolument représentatif de notre tempérament et des mœurs nationales, que notre bonne vieille cité trifluvienne. Aussi, en cette journée de la Saint-Jean-Baptiste, on a peut-être fait plus grand ailleurs, mais je suis sûr que nulle part on n'a parlé un plus fier et un plus noble langage, un langage qui fût plus dans notre tradition nationale et religieuse.

Le spectacle était réellement beau. Les chars allégoriques, dont LE MONDE ILLUSTRÉ offre aujourd'hui quelques photographies à ses lecteurs, traduisaient à la fois toute l'activité de la génération présente et les plus charmantes, les plus savoureuses pages de la vie du passé. Les orateurs ont trouvé des accents vraiment très beaux qui ont profondément remué la foule, parce qu'elles sentaient sur leurs lèvres vibrer les fibres les plus intimes de son cœur.

. C'est une œuvre profondément nationale que le beau *Manuel de la Parole* de M. Adjutor Rivard, dont ce journal a déjà eu l'avantage de publier de fort intéressants extraits. M. Rivard s'est fait une spécialité des questions de langue, et il s'est acquis en ces matières une autorité considérable. Ses livres sont très admirés et c'est toujours un régal d'entendre le jeune professeur mettre ses leçons en pratique.

En un temps où certains Anglais se hasardent à formuler l'espoir de voir bientôt le français disparaître de la terre d'Amérique, il importe de répandre des livres de ce genre, admirablement adaptés à la propagande de notre vieil idiôme.

Dans un ordre d'idées plus populaire, la magnifique conférence de M. Tardivel sur la *Langue française*, qu'on vient de publier à cinquante mille exemplaires, mérite aussi d'être propagée. Sous un format simple, elle contient de substantielles vérités, qu'il importe de répandre le plus possible.

. En politique internationale, la situation est assez calme. Les vacances se ont partout sentir. Les Européens persistent à essayer de jouer au plus fin

avec les Chinois, sans paraître y obtenir un très grand succès. Les troupes internationales s'en reviennent avec leur petit bonheur, et ceux qui savent présisent aux tranquillités et aux quiétudes apparentes d'aujourd'hui de sanglants lendemains.

En Afrique Australe, l'Angleterre continue à épuiser son or et son sang à la poursuite d'insaisissables ennemis qui n'ont pour alliée que l'étendue. Chaque jour des semences de haine sont enfouies dans ce sol de l'Afrique du Sud, où les régiments disparaissent comme la neige sous le soleil du printemps, rongés par la maladie et par des fatigues sans nom.

Et les observateurs qui voient quels ferments de haine s'accumulent ainsi dans le sang d'une race qui n'oublie pas, songent à la vieille parole de Bismarck : "L'Afrique-Sud sera le tombeau de la puissance anglaise."

Le Parlement français a mis la dernière main à son œuvre de malheur contre les congrégations religieuses. Rien n'a pu arrêter la majorité de Waldeck-Rousseau, ni les services des instituts menacés, ni l'admirable lutte des catholiques et des libéraux combattant coude à coude pour la défense de la liberté et des intérêts supérieurs de la France.

Les loges ont voulu, mais la parole est maintenant au peuple. Ratifiera-t-il leur malsaine besogne ? Les élections ont lieu l'an prochain.

La crise qui fait rage en ce moment dans le parti libéral anglais offre aux observateurs un très curieux



Photo. Livernois

M. CHS LANGELIER

sujet d'étude. Les coloniaux ne sauraient suivre de trop près ce qui se passe à Londres, chez les conservateurs et chez les libéraux, car il y a gros à parier que c'est leur sort qui est actuellement en jeu.

Le dernier discours de Chamberlain, au banquet de la fête de la Confédération, est, à ce point de vue, d'un intérêt puissant. Jamais encore on ne nous avait si nettement offert ce discutabile cadeau de la fédération impériale.

. Sur notre beau continent, tout est d'un calme plat. On se cogne bien un peu en Colombie, mais que faire en Amérique du Sud, à moins de se donner des taloches ou de se tirer des coups de fusils ? Nos bons voisins sont tout à leur déploiement de pièces pyrotechniques et chez nous, pendant que nos cultivateurs se préparent au rude travail des foins, nos hommes publics se reposent.

En ville, tout se ressent un peu des vacances et de la chaleur — ma prose comme le reste.

. M. Charles Langelier, l'ancien député de Lévis, vient d'entrer en fonctions comme shérif de Québec.

Nous donnons aujourd'hui le portrait du nouveau fonctionnaire qui sort ainsi de l'arène après une longue carrière, pendant laquelle il a reçu et donné bien des coups. Homme de talents réels, vétéran de nombreuses luttes, M. Langelier avait dû rêver autre chose que sa présente retraite, si honorable qu'elle soit.

Mais la politique est la grande trompeuse et la grande inconstante.

. La bonne vieille ville des Trois-Rivières a repris, pour quelques jours, son air martial d'autrefois. Les soldats qui ont pris part aux exercices de tir et de manœuvres de cette année, sont absolument enchantés de la cité trifluvienne — au point de vue technique et au point de vue hospitalier.

OMER HÉROUX

CHRONIQUE

Les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York avaient conçu, depuis longtemps, le projet de tenir un congrès général ; un comité s'est organisé à cet effet, il se compose des Canadiens-français les plus connus et les plus honorables du Connecticut, de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York. Ce comité vient d'adresser un manifeste à tous ses compatriotes pour les engager à prendre part à ce congrès général, où dans un parfait esprit de patriotisme et de fraternité, seront prises les mesures nécessaires pour assurer l'avancement universel de la colonie canadienne et pour obtenir qu'on fasse droit à ses légitimes revendications. Cette réunion générale aurait lieu à Springfield (Massachusetts) le 1^{er} et le 2 octobre prochain. On y traitera la situation économique, politique et sociale des Canadiens-français aux Etats-Unis, puis leur situation religieuse. Chaque association devra envoyer de deux à quatre délégués au congrès général, selon son importance.

. La Gazette du dimanche et du lundi, journal très important, publie un article de fond sous le titre "Europe et Amérique", dans lequel l'auteur discute les luttes nouvelles pour remporter des victoires économiques, qui ont remplacé les batailles rangées. L'auteur partage la crainte qui s'est emparée des publicistes européens.

Il déclare que le panaméricanisme implique pour l'Europe un danger politique, aussi bien qu'économique. Il dit que, même si les puissances européennes réussissent à former une union douanière, pour se protéger, leur position sera défavorable ; en effet, la nécessité d'importer des produits d'alimentation d'Amérique les exposerait constamment à dépendre du nouveau continent.

Néanmoins, l'écrivain pense que le panaméricanisme disparaîtra lorsque l'Amérique se trouvera en présence d'une alliance pan-européenne. Les splendides armements des Etats continentaux auront alors quelque valeur et protégeront l'industrie de l'Europe.

. On a fait cette amusante remarque, au sujet de M. Milner, le "haut commissaire du roi" dans l'Afrique du Sud, qu'après chaque banquet qui lui a été récemment offert à Londres, son nom s'est subitement allongé.

Dès son arrivée, après qu'il eut soupé avec lord Selborne, sir Alfred était devenu lord Milner. Le soir même du jour où il dina chez Chamberlain, on apprit que son titre était désormais : lord Milner de Capetown. Le lendemain, il déjeunait chez lord Salisbury et l'on annonçait aussitôt après que le nom du haut commissaire serait dorénavant : lord Milner de Saint-James et de Capetown.

Enfin, vendredi, il était invité à la table royale. Le soir même, la Gazette faisait savoir au monde qu'Edouard VII avait accordé à Milner, avec la pairie, le titre de : "Baron Alfred Milner de Saint-James dans

le comté de Londres et de Capetown dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance".

Mais ce n'est plus un nom ; c'est un cours de géographie !

* *

L'Écriture nous apprend que l'Éternel, lorsqu'il se préparait à lancer ses colonnes de flammes sur les villes maudites, ajourna ce grand feu d'artifice, disant : " Qu'on m'y trouve un juste, un seul, et j'épargnerai tous ces pécheurs. " Il savait qu'on ne le trouverait pas ; mais, dès ces temps reculés, Dieu, créateur de l'homme et le voyant à l'œuvre, avait bien le droit d'être pessimiste.

Ce droit paraît moins bien établi à une dame américaine, qui promet mille dollars à qui lui fera voir un honnête homme. Voyons, madame, que vous a donc fait le sexe fort ? Avez-vous eu un mari infidèle, prodigue, brutal ? Ou bien avez-vous été trompée par quelque Don Juan, du Connecticut ou de la Pensylvanie, qui vous aura dit : " Il n'y a que vous que j'aime ", et, l'instant après, vous échappa pour s'en aller aimer toutes les autres ?

Que vous en ayez de la rancune, rien de si naturel. Mais conclure de vos petits déboires qu'il n'y a pas un honnête homme, n'est-ce pas excessif ? Vous le savez bien, et ce qui le démontre, c'est la médiocrité de la récompense offerte à qui vous présentera l'objet demandé ; vous avez peur que vos courtiers ne vous

il pense qu'elle ne sera pas facile. Puis continuant :

Lorsque vous aurez réussi, au gré de vos désirs, a-t-il dit, vous n'aurez plus à redouter les attaques de ceux qui désirent nos territoires et qui seraient heureux d'anéantir la position que vous occupez dans le monde. Si vous laissez naître la pensée que vous ne pouvez ou ne voulez pas défendre votre propre territoire, vous verrez bientôt que vous n'aurez plus de territoire à défendre. Nous devons inculquer dans l'esprit du monde civilisé, et spécialement dans l'Afrique du Sud, la conviction que si nos frontières sont violées, il y aura pour les coupables une période dure à passer. Ce n'est qu'en inspirant pareil sentiment que vous pouvez être tranquilles.

* *

Deux clubs féminins de tir au pistolet viennent de se fonder à Londres ; une réplique amusante serait l'institution, en regard, de deux clubs masculins d'ouvrages à l'aiguille, et les belliqueuses personnes n'auraient pas les rieurs de leur côté. Que veulent-elles donc ? Anéantir le sexe fort, qu'elles désespèrent de tout à fait asservir ? Ont-elles trouvé le secret de régenter le monde à elles seules, sans la participation, obligatoire jusqu'à présent, du rival détesté ?

Mais j'y songe ? Si c'étaient de bonnes citoyennes qui, considérant la prodigieuse—et d'ailleurs inutile—dépendance d'hommes que fait en ce moment l'Empire britannique, se préparassent héroïquement à s'en aller

tannique, de son calme olympien ; mais, au banquet du parti libéral, sir William Harcourt en a profité pour formuler, contre cette lutte interminable et contre ceux qui l'ont soulevée, un réquisitoire tout vibrant d'indignation. Il a taxé d' " enfers " les camps où l'on enferme les familles boers prisonnières, véritables enfers, en effet, puisque la mortalité, dans l'un, s'est élevée, d'après l'ancien chancelier de l'Échiquier, dans la proportion de cinquante pour cent.

De l'entrevue de Mme Botha avec le président Kruger, on ne sait rien de positif, si ce n'est qu'il a été fort émouvant et que la femme du héros de Colenso a fait, au vieillard, le douloureux récit des misères supportées par les armées républicaines et l'a mis au courant de la situation.

Mme Botha a-t-elle une mission plus étendue ? Apporte-t-elle, comme les facilités qui lui ont été données par l'Angleterre le peuvent faire croire, de nouvelles propositions de paix ? A-t-elle, dans sa robe noire de patriote, la paix ou la guerre encore ? C'est ce que l'on ignore aujourd'hui.

* *

Une lettre de Chine donne un curieux extrait d'un journal chinois. Il s'agit de la situation à Pékin, pendant l'occupation européenne. Voici comment le journal chinois raconte cette occupation :

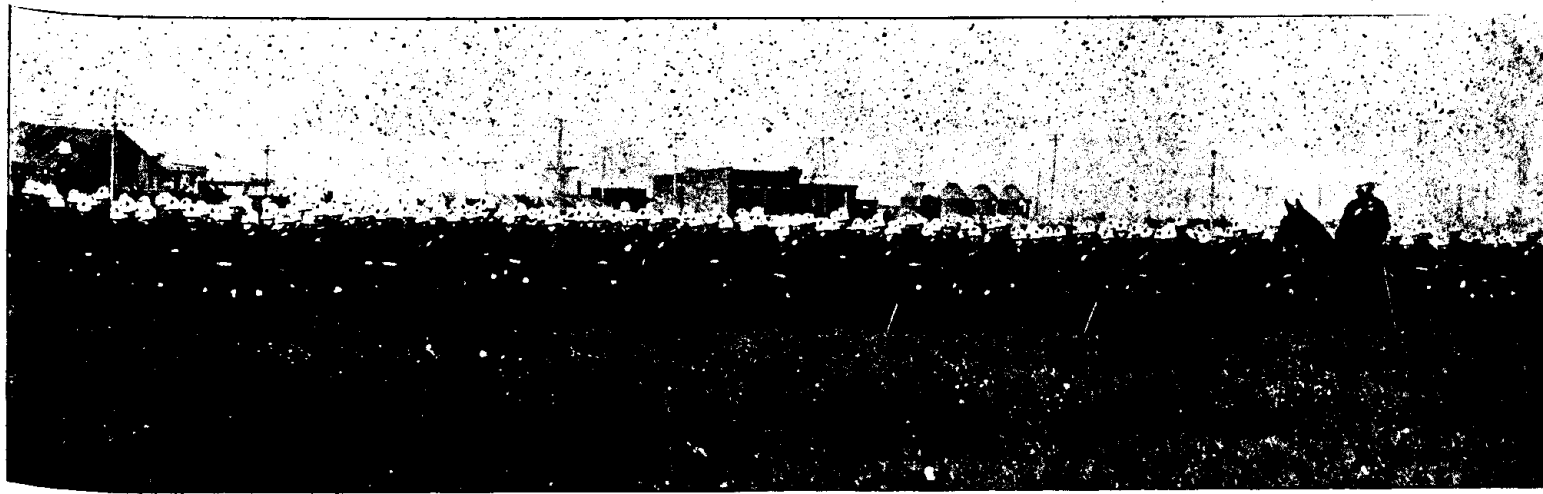


Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis

MONTREAL.—LA REVUE DU 65^e BATAILLON AU PARC LAFONTAINE

en fournissent plusieurs exemplaires, ce qui vous forcerait à verser plusieurs fois mille dollars.

Et cela vous arrivera. Mme d'Amérique, on vous le prédit. Ces courtiers viendront, suivis de toute une troupe de très honnêtes messieurs. Et il faudra payer, vous serez ruinée et ce sera juste.

* *

Dans un discours prononcé à Londres, à propos de la guerre de l'Afrique du Sud, le marquis de Salisbury a exhorté ses auditeurs à tirer de la grande crise actuelle l'enseignement qu'elle comporte ; si l'Angleterre ne se met pas à la hauteur de la situation, si elle ne se sert pas des forces qu'elle dit avoir, le résultat sera, non seulement en Afrique, mais partout ailleurs, que sa prétention à la domination n'aura pas la moindre valeur.

En ce moment, a dit lord Salisbury, nous défendons le territoire du roi contre des voisins envahisseurs qui, suivant le droit international, n'ont aucun sujet de plainte contre nous, et qui n'ont d'autre but que d'augmenter leur territoire et d'agrandir leur domaine. Voilà le motif qui les a fait agir. Celui qui doit nous guider, c'est une détermination inébranlable de défendre jusqu'au bout les droits du roi et l'inviolabilité de nos frontières. Si nous ne suivons pas cette ligne de conduite, qui a toujours été la nôtre, nous exposerons chacune de nos possessions et les verrons tomber dans les mains de ceux qui nous haïssent et ont cessé de nous craindre.

Lord Salisbury a encore dit qu'il ne doutait pas de la complète et prochaine victoire de l'Angleterre, mais

là-bas, combler les vides dans l'Afrique du Sud ?

Il m'en coûterait de penser qu'elles se proposent tout bonnement de faire du bruit. Le pistolet en est un bon moyen : pourtant il y en a de plus retentissants et de meilleurs. Précédées de tambours, les faubouriennes du Paris révolutionnaire s'en allaient porter leurs vœux à la Convention, qui leur accordait ordinairement les honneurs de la séance. On croit que le féminisme est une invention moderne, quelle erreur ! Il est très vieux et sans cesse a changé de forme, suivant les temps.

La Philaminte de Molière était une savante femme, parce qu'elle vivait en une époque pédante. Plus tard, sous le Directoire, nous eûmes le féminisme politique, Mme de Staël se faisant écouter dans les conseils de ce drôle de gouvernement. Nous jouissons à présent de la féministe sociale et anarchiste.

En Angleterre, où la guerre sévit, le féminisme militaire devait naître. Il n'y a pire chose déraisonnable qui n'ait sa raison.

* *

En Afrique, les choses ne vont pas bien pour les Anglais. Les troupes royales ont marqué un point, dans le nord de l'Orange, sur les commandos de De Wett : en revanche, elles ont subi, au Transvaal, un très gros échec. Près de Wilmaurst, une compagnie de fusiliers montés s'est laissée surprendre et a été faite prisonnière, après un combat très meurtrier pour elle.

Cette défaite n'a rien fait perdre, à la presse bri-

A la résidence (Pékin), il règne un désordre lamentable. Le maître de la ville est le général des Pous (Allemands), un voleur, une bête féroce et malfaisante comme tout le monde dit, qui, à lui seul, a fait plus de mal que tous les criminels détenus dans les prisons d'Etat. Toute la population est en danger de mort. Jamais anarchie plus complète n'a existé, depuis le commencement de l'empire.

Avec le contenu des deux cent trente chariots d'objets volés, on a fait une grande criée sur une place de la Résidence.

" A la Résidence, le palais impérial a été souillé, les ambassadeurs et leurs femmes mêmes ont volé les inestimables objets d'art des appartements intérieurs. Ces ignobles contempteurs des sciences ont brûlé en partie la grande bibliothèque ; et comme des chiens pour un os, ils se sont, dit-on, battus entre eux pour les célèbres instruments de l'observatoire impérial.

" Les Pous, en effet, comme pour une chasse au cerf, battent les champs pendant deux ou trois jours et prennent toutes les personnes qu'ils trouvent ; quand ils en ont deux ou trois cents, ils les emmènent au bord du Hum Ho. Là, ils les mettent en ligne, au bord, le dos vers l'eau. Puis, à quelque distance, ils forment une autre ligne. Et alors ils se ruent, baïonnette en avant, sur les victimes, qui périssent, ou bien percées, ou bien précipitées dans l'eau ; ceux qui se jettent à l'eau pour se sauver à la nage servent de cible aux fusils de ces lâches assassins.

Un grand peintre national, c'est un maître d'école sublime.—Le P. DIDON.

Etudier et aimer le passé ne nous empêche pas d'être des hommes de notre temps.—GEORGES LEYGUES.



Les grenadiers de la garde à Elyau

LA VIEILLE GARDE IMPERIALE

LES GRENADIERS A PIED

L'auteur de cette page a écrit un jour que, devant les souvenirs de l'épopée napoléonienne, il sentait se hérissier d'enthousiasme "le bonnet à poil qu'il a dans le cœur." Cette métaphore chauvine et cocardière lui valu plus d'un sarcasme, en notre triste époque où tant de gens croient de bon ton de se faire une âme internationale et cosmopolite et de se déclarer citoyens du monde, apparemment pour se dispenser d'aimer leur patrie. Par compensation, il peut se féliciter aujourd'hui d'avoir gardé ce bonnet à poil intime, puisque l'occasion lui est offerte de louer une fois de plus les grenadiers à pied de la garde impériale, qui, Ajax inconnus, Diomèdes obscurs du plus fabuleux des poèmes militaires, donnèrent à cette coiffure guerrière un prestige impérissable.

Avec leurs camarades les grenadiers à cheval, dont

les escadrons, représentant un millier de sabres à peine, comptaient dans leurs rangs trois cents chevaliers de la Légion d'honneur, les deux régiments de grenadiers à pied de la garde étaient composés de sous-officiers pris dans les troupes de ligne, tous robustes, de haute taille et parfaitement notés par leurs supérieurs. Tous, en ce temps de guerres continuelles, s'étaient fait remarquer par leur endurance à la fatigue, leur austère esprit de discipline, leur impassible bravoure. Beaucoup d'entre eux, tout à fait illettrés, et dont l'avancement devait forcément s'arrêter au grade de caporal, tout au plus de sergent, étaient des hommes mûrs, de vieux soldats, et portaient deux, quelquefois trois brisques en haut de la manche. Tel factionnaire qui, à Moscou, montait la garde devant le Kremlin, avait jadis gravé son nom, avec la pointe

de sa baïonnette, sur la pierre des Pyramides d'Égypte. Ce corps de grenadiers de la garde, c'était donc le résultat du choix le plus sévère, de la sélection la plus scrupuleuse ; c'était la fleur de l'élite.

Aussi le Maître des batailles ménageait-il ce trésor militaire, et tout particulièrement ses grenadiers, avec une prudence avare. La garde impériale,

La garde, espoir suprême et suprême pensée,

comme dit le poète, ne fut pas ou fut à peine engagée à Austerlitz, Iéna et dans toutes ces fameuses journées où la fortune des armes semblait obéir avec une si prompte docilité au génie de l'empereur.

Très souvent, jusqu'en 1812, les bulletins de la Grande-Armée se terminent par ces mots : "La garde n'a pas donné," et annoncent ainsi à la France et au monde que la victoire a été facile. Les intrépides vétérans, gardés en réserve tandis que les troupes de ligne prenaient contact avec l'ennemi, souffraient de cette inaction, et plus d'une fois ils s'en plaignirent par des murmures. C'est moins contre les fatigues des longues marches à travers l'Europe que par dépit d'assister, l'arme au pied, aux exploits de leurs camarades, que les "grognaards" ont grogné. Mais, soldats exemplaires, ils étaient, avant tout, obéissants, et d'un geste de sa petite main, l'empereur avait bien vite apaisé le frémissement d'impatience qui courait dans leur rangs.

D'ailleurs, même quand ils ne combattirent pas, leur seule présence contribua certainement à la victoire. L'ennemi savait qu'ils étaient là, les invincibles, et la moindre de leurs manœuvres, le plus léger de leurs déplacements inquiétaient le général russe ou autrichien. Avec sa lorgnette il pouvait voir, sur une colline lointaine, les lignes redoutables des bonnets à poil ; distinguer même, parmi ce moutonnement noir, un point d'or, qui était l'aigle du drapeau ; et, à la pensée que l'armée française gardait intacte cette ressource, cette force, que ce rempart de héros était là-bas, impassible, inébranlable, le feld-maréchal ou l'archiduc était d'avance découragé.

Sans doute, quand vinrent les mauvais jours, les grenadiers à pied de la garde furent de toutes les batailles. Le corps subit des pertes énormes, sema de cadavres les neiges de la Russie. Mais il semblait que cette si précieuse réserve de discipline et de courage fût inépuisable. Bien des fois renouvelée, l'incomparable phalange ne perdit jamais ses martiales vertus. Jusqu'au dernier jour, les "Vieux de la vieille" n'eurent qu'à paraître pour arrêter l'effort de l'ennemi victorieux, et même à Waterloo, dans le dernier carré, l'aigle de cuivre de la lourde coiffure qui creusait sur leur front des rides sévères garda le reflet du soleil d'Austerlitz.

Les grenadiers à pied furent, avec les chasseurs à cheval de la garde qu'on appelle aussi les guides, ceux des soldats de Napoléon qu'il chargea spécialement de veiller sur sa personne, et l'on sait qu'il portait tour à tour l'habit d'uniforme de ces deux corps. Quand il montait à cheval, il était toujours accompagné d'une escorte de chasseurs ; et, autour de la tente où, penché sur une carte géographique, il préparait sa bataille du lendemain, toujours des grenadiers se tenaient en sentinelles.

Dans l'iconographie napoléonienne, — une des plus considérables qui existent, — chaque fois que l'immortelle figure n'est pas représentée seule, on retrouve non loin d'elle le colback des cavaliers ou le bonnet à poil des fantassins. Quand on nous le montre, l'In-fatigable, dans un de ces rares moments de repos, marchant à pas lents, les mains derrière le dos, devant les faisceaux de fusils, ou sommeillant, à caiffourchon sur une chaise, devant un feu de bivouac, les grenadiers sont toujours là. Dans cette image, il a faim, et c'est un grenadier qui lui présente une pomme de terre cuite sous la cendre, en lui disant :

" Mon empereur, c'est la plus cuite."

Dans cette autre, il a soif, et c'est encore un grenadier qui lui prête sa gourde, avec ces mots où frémit de la tendresse :

" Bois, mon empereur."

Ces deux estampes célèbres, l'une de Raffet, l'autre

de Charlet, nous rappellent l'intimité singulière dans laquelle vivait l'empereur avec ses grenadiers. Ce tutoiement n'a pas été inventé par la fantaisie de l'artiste. Non-seulement Napoléon le tolérait dans la bouche de ses vétérans, mais il en était heureux, y trouvant une preuve de leur sentiment passionné pour lui.

"Sois tranquille... Nous allons te donner une belle victoire," lui disaient-ils, dans la nuit mémorable avant Austerlitz, quand il visita leur campement.

Ainsi Bonaparte, ce "soldat heureux," devenu le maître tout-puissant en Europe ; Bonaparte, qui avait soumis sa cour à l'étiquette la plus rigoureuse et qui exigeait de ses vieux compagnons de guerre, faits par lui princes et ducs, les formules de respect en usage sous l'ancienne monarchie, souriait à la familiarité militaire de ses grenadiers. Les maréchaux couverts de gloire, dont quelques-uns l'avaient connu jadis portant l'uniforme râpé d'un pauvre lieutenant d'artillerie, n'osaient lui adresser la parole qu'en prodiguant les "Sire" et les "Votre Majesté" ; mais il se laissait tutoyer avec plaisir par les vieilles moustaches de sa garde. Même avec un de ses amis intimes, tel que Lannes ou Duroc, il ne s'abandonnait que dans le tête-à-tête. Dès qu'il y avait des témoins, il entendait être traité par eux comme l'empereur et roi, sacré par un pape, et dont un froncement de sourcils faisait trembler les monarques du vieux continent. Avec ses grenadiers, au contraire, il tenait à conserver ce ton d'héroïque bonhomie, ce sans-gêne entre frères d'armes, et à rester toujours pour eux le Petit Caporal de Lodi.

Ici, Napoléon nous révèle une fois de plus son génie et sa profonde connaissance du cœur humain. De ses lieutenants, il avait besoin, avant tout, d'être obéi, et il leur imposait l'autorité et la hiérarchie dans toute leur rigueur ; mais de ses soldats il voulait être aimé, aimé jusqu'à la folie, jusqu'au sacrifice. Or, on n'aime ainsi que son égal ou un être qu'on reconnaît d'une essence supérieure à la sienne. Par ce tutoiement, où persistait un souvenir de la Révolution, les grenadiers de la garde lui parlaient à la fois comme à un camarade et comme à un demi-dieu. De là leur dévouement absolu ; et tel grognard, qui lui avait adressé une fois le "tu" jacobin, était prêt à mourir pour lui en criant :

"Vive l'empereur !"

Les esprits chagrins s'indignent que Napoléon ait fanatisé tant d'hommes, au profit de son ambition monstrueuse et de ses rêves insensés. Pour notre part, nous ne nous en sentons pas le courage. Comment oublier que, sans l'épopée impériale, — unique dans l'histoire du monde, — la France ne serait pas la France et ne posséderait pas un inépuisable trésor de gloire, acquis, hélas ! — il faut bien l'ajouter, — par le sang de tant de héros et par les larmes de tant de mères ?

On aurait insuffisamment fait l'éloge des grenadiers de la garde, après avoir vanté seulement leur imposante et calme bravoure sur le champ de bataille. L'observation de l'inflexible discipline dont ils avaient l'habitude, le respect de l'uniforme qu'ils portaient, avaient développé leur moralité et fait naître en eux de véritables vertus. En temps de paix, leur excellence tenue, leur politesse envers les bourgeois étaient données en exemple à toute l'armée. Jamais ils ne troublaient l'ordre public. Loin de là, ils apaisaient souvent des querelles entre "pékinois." Un grenadier, pris pour arbitre dans une question de duel, n'avait qu'un mot à dire pour la résoudre, et, presque toujours, il arrangeait l'affaire. L'avis d'un de ces hommes à qui l'empereur avait fait la martiale caresse de tirer l'oreille, avait force de loi en matière de point d'honneur.

L'ivrognerie était rare dans ces régiments d'élite, le vol y était inconnu.

"Si j'avais de l'or plein un fourgon, disait Dorsenne, leur général, je le mettrais dans une chambrée de mes grenadiers ; il y serait plus en sûreté que dans un coffre-fort."

Avant le passage de la Bérésina, les équipages de l'empereur, où se trouvait son trésor particulier,

faillirent être pris par les Cosaques. M. Beaufeu, payeur de la garde, craignant que la caisse pleine d'or ne pût franchir le fleuve, distribua aux grenadiers les deux millions qu'il contenait. Sur l'autre rive, la somme entière se retrouva, sauf soixante-dix napoléons, l'homme à qui on les avait confiés s'étant noyé.

A Dieu ne plaise que nous protestions contre la fameuse "suprématie du pouvoir civil", dont on nous rebat sans cesse les oreilles ! *Cedant arma togæ*, c'est entendu. Je me permets seulement de poser cette question : Si l'on distribuait une pareille somme entre un certain nombre de politiciens pris au hasard, la restitueraient-ils avec autant de fidélité que les pauvres grenadiers de la retraite de Russie ?

Au type du grenadier de la garde, qui symbolise en quelque sorte toute la Grande-Armée, il manquait la suprême et touchante beauté du malheur ; les terribles revers de la fin de l'empire la lui donnèrent.

Certes, il était beau, quand il entra dans une capitale conquise, en grande tenue, l'arme sur l'épaule, avec son régiment précédé d'un tambour-major tout chamarré et faisant tourner une canne éblouissante. Mais, dans la boue et sous les pluies du mois de février 1814, lorsque, crotté, éreinté, protégé du pan de sa capote la batterie du fusil, il suit son empereur sur les routes de la Champagne, avec une confiance inébranlable dans son génie et un espoir obstiné de la victoire ; quand, pour la première de sa vie, aux adieux de Fontainebleau, il sent une larme couler sur son mâle visage ; quand il monte la garde à l'île d'Elbe ; quand il débarque au golfe Juan, certain de suivre, de clocher en clocher, le vol de l'aigle jusqu'aux tours de Notre-Dame ; quand enfin, à Waterloo, dans le bataillon sacré, il brûle sa dernière cartouche, le Vieux de la vieille devient sublime.

Alors, le peuple, qui déjà l'aimait tant, à cause de sa gloire, se met à le chérir avec encore plus de tendresse, à cause de ses souffrances.

L'imagerie répand par milliers cette figure d'ancien troupière, vieux avant l'âge, au front à demi dépouillé, reconnaissable à ses courts favoris en crosse de pistolet et à sa grosse moustache mélancolique. Ici, il apparaît, soldat-laboureur, s'appuyant des deux mains sur sa bêche et rêvant sans doute au captif de Sainte-Hélène, et là, coiffé d'un vieux bonnet de police et assis à la porte d'un cabaret, il enseigne l'exercice du peloton aux gamins de l'école, tout en se souvenant des grandes guerres.

Tout de suite après la chute de l'aigle foudroyé, le Vieux de la vieille a ses poètes, non seulement en France, mais dans l'Europe entière, et Henri Heine le chante en même temps que Béranger. Celui-ci surtout le rend populaire. Il l'évoque, près du berceau de ses petits-fils, à qui il souhaite une mort glorieuse, ou bien, seul dans sa chaumière, couvrant de larmes et de baisers son drapeau proscrit, ou bien encore, dans la pathétique chanson du *Vieux caporal*, marchant au supplice, la pipe à la bouche, et ordonnant de ne pas pleurer aux jeunes camarades qui vont lui mettre douze balles dans le corps. Deux des plus grands esprits du siècle rivalisent de génie littéraire pour exalter le soldat de l'empereur. Dans une grange, à la veillée, Balzac lui fait raconter la prodigieuse épopée, et Victor Hugo invente une de ses plus saisissantes images pour nous montrer Napoléon, après une victoire, quand il décorait ses grenadiers et quand,

Melant son âme avec leur âme
Et touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,
Il leur faisait jaillir cette étoile du cœur.

Héros anonymes de notre Illiade, la patrie est heureuse de n'avoir pas été ingrate envers vous. Elle vous a revêtus d'une gloire immortelle.

Le dernier grenadier de la garde est mort depuis longtemps, après avoir été l'honneur et l'orgueil de son village natal. La tristesse du vieux soldat fut adoucie par la pensée que le corps du grand empereur, son idole, était revenu de son lointain exil et reposait sous le dôme des Invalides. Puis le siècle a fini, bien lugubrement, pour la France ; elle fut accablée par des défaites qu'elle n'a pas vengées, et, aujourd'hui,

nos vétérans sont tous des vaincus. Mais, dans les tristesses du présent, nous nous consolons un peu par le souvenir des gloires impériales, de cette légende à peine centenaire et cependant déjà tellement invraisemblable et fabuleuse que, si les livres imprimés n'existaient pas, elle se transformerait sans doute, dans les profondeurs de l'avenir, en une mythologie astronomique, où Napoléon serait le soleil, où ses douze maréchaux figureraient les douze signes du zodiaque, et où la Grande-Armée aurait pour symbole la poussière d'étoiles du firmament.

FRANÇOIS COPPÉE,
de l'Académie française.

ESPIÈGLERIES D'UN SINGE

Nous étions tous réunis dans le fumoir de notre ami M. N..., nous racontant diverses anecdotes du temps passé. Nous demandâmes au R. P. X..., de bien vouloir nous raconter quelques faits. Il répondit à notre demande en commençant à narrer, de sa grosse voix, l'historiette suivante.

Il y a quelques vingt ans, je possédais un singe extraordinaire, que j'aimais beaucoup et qui savait charmer tous mes visiteurs, aucun d'entre eux ne sortait sans lui avoir fait des caresses ; il répondait à tous par mille contorsions qui les amusaient beaucoup. Il avait, entre autres habitudes, celle de me suivre partout où j'allais, et lorsque je me rendais à l'église, j'étais obligé de l'enfermer dans une chambre.

Un dimanche, je le mis sous clef et je partis pour la petite église du village, mais par malheur une fenêtre était ouverte et dès que le singe m'eût aperçu, il sauta en bas et me suivit. Comme j'entra dans l'église, il entra et alla chercher refuge sous le dais de la chaire, où il demeura tranquille jusqu'au "Credo". A ce moment de la messe je montai en chaire, fis mes annonces et commençai mon sermon.

Alors le singe, qui avait été sage depuis le commencement de l'office, n'y tint plus et se mit à gesticuler tout à fait comme moi, et l'auditoire de sourire. Trouvant étrange que les paroissiens, qui avaient l'habitude de m'écouter patiemment, fussent ce jour-là si gais, je leur fis remarquer qu'il était déplacé de rire ainsi dans le temple du Seigneur. Cette remarque ne fit aucun effet et l'auditoire continua de rire. Comme je multipliais les gestes, afin de captiver les gens, le singe suivit mon exemple et la foule, n'en pouvant plus, poussa de grands éclats de rires. Sur ces entrefaites, un de mes amis vint me dire que c'était mon singe qui, placé audessus de moi, faisait ainsi rire les paroissiens. J'ordonnai alors au sacristain, me tenant les côtés pour ne pas rire, d'emporter mon trop habile imitateur. Alors je pus, sans être dérangé, finir mon instruction. A quelque temps de là, afin de n'être plus dérangé dans mes instructions, je vendais, à regret, mon pauvre singe.

J'espère que l'historiette sera autant goûtée de vous, chers lecteurs, qu'elle l'a été de nous.

LUVIANUS.

Plessisville, P. Q.

PLAISIR FAVORI

(Voir gravure)

A peine a commencé la saison printanière que déjà, dans certaines contrées favorisées, les pommiers sont en fleurs. Mieux encore, il s'est trouvé d'audacieux pinsons pour faire un nid hâtif où de petits oiselets grelottent, en l'absence de la mère.

Le plaisir favori de la jeune femme est de venir au verger rendre visite à ses arbres fleuris. Elle a découvert le nid hâtif et sa bonne âme émue la pousse à grimper sur l'arbre pour donner la becquée aux délicats passereaux.

Les salons, c'est la rue qui a passé par le bain, la pâte d'amande, la grammaire et les bonnes manières, mais c'est toujours la rue, au fond des esprits et des cœurs. — BARBEY D'AUREVILLE.



M. J.-F. JANDRON, avocat

Chez nos émigrés

LA JEUNESSE

Je vous envoie, cette semaine, trois portraits de jeunes Canadiens nés à Worcester, qui sont restés de bons patriotes, faisant cause commune avec nous, et ayant pris une place honorable dans la société américaine :

M. J.-F. Jandron, avocat, un élève de nos écoles paroissiales et du collège Holy Cross, grande institution que les Jésuites ont fondée ici. Il a fait son droit à Harvard et pratique sa profession ici, avec beaucoup de succès.

Le professeur Régis Cloutier, violoniste, a débuté dans la vie comme typographe. Sa passion pour le violon le porta à prendre des leçons des meilleurs professeurs locaux, puis, se sentant des connaissances suffisantes, il alla se présenter au conservatoire de Paris, où il fut admis. Après s'être perfectionné à l'école des grands professeurs français il nous est revenu pour nous délecter. Il dirige un orchestre, enseigne et donne des concerts qui sont courus par la meilleure société américaine.

Le Dr Adélar-J. Harpin, chirurgien-dentiste, très estimé dans sa profession, est aussi un musicien distingué. Du temps qu'il étudiait l'art dentaire, à Baltimore, il s'était déjà engagé dans une des premières églises de la capitale du Maryland. Actuellement, il chante dans une église américaine, de laquelle il reçoit un des salaires les plus élevés pour ce genre de chant.

Le Dr Harpin a passé plusieurs années au séminaire de Montréal, et il n'a donc pas grand mérite à bien connaître le français ; mais de plus, il aime notre langue et s'en fait gloire devant les Américains, ce qui prouve son patriotisme. Si vous en doutez, je vous dirai que le grand-père de M. Harpin est venu à Worcester avant 1837, et que son père, avant lui, avait grandi au milieu des Américains.

Mais n'allez pas croire que je veuille prétendre que la chose se fasse toujours ainsi. Au contraire, malgré les exemples très encourageants que je viens de vous donner, je vois tous les jours de frappantes preuves de la tendance de la jeunesse vers l'américanisation.

Les circonstances ne sont plus ici ce qu'elles étaient au temps du père du Dr Harpin. Les immigrants arrivaient par centaines chaque année, apportant avec eux un frais parfum du pays qui ranimait les sentiments nationaux de ceux qui en étaient partis depuis plus longtemps ; et ces immigrants, ignorant l'anglais, obligeaient les autres à parler français, le bruit de leurs conversations faisait entrer la connaissance de la langue dans les oreilles des enfants.

Il serait oiseux de vouloir nier que dans un centre comme Worcester, vers lequel le courant de l'émigra-

tion du Canada s'est considérablement ralenti depuis quelques années, il ne se soit produit un changement dans les habitudes de la jeunesse canadienne et qu'elle n'ait pris une teinte d'américanisme.

Je tâcherai de faire saisir ce changement par un fait. Il y a quinze ans, il existait plusieurs cercles dramatiques parmi notre jeunesse, et chacun donnait plusieurs représentations par année. Je n'en citerai que deux dont le répertoire a une saveur de terroir que l'on goûtera dans les petites villes de la Province de Québec. Le Cercle Champlain avait représenté *Le départ pour la Californie, Jean le Maudit, Famille du Perruquier, Salsifis, Marquis de la Grenouillère, Les Pirates de la Savane, etc.* Le Club Dramatique avait représenté *La Malédiction, Les Deux Aveugles, Le médecin malgré lui, Duel à Poudre, Vildac, etc.*

On voit que cette jeunesse devait travailler ferme pour apprendre ses rôles et faire apprécier le théâtre français ! Maintenant, ce genre de récréation semble bien vieillot aux jeunes gens de vingt ans. On va au Club, où l'on cause en anglais ; quand on le peut, on se paie la distinction d'aller applaudir Sarah Bernhardt à Boston ; le plus grand nombre n'admirent rien tant que les cabotins américains.

Mais ne vous hâtez pas de désespérer !

Je ne soutiens pas une thèse, je raconte des faits le plus brièvement possible, et il y en a deux de consolants pour un qui nous décourage.



PROF. REGIS CLOUTIER
Violoniste, élève du conservatoire de Paris

Ainsi, nous avons réussi à créer de bonnes écoles élémentaires dans nos trois paroisses. Les plus pauvres enfants comme les plus riches peuvent au moins puiser une instruction élémentaire dans les deux langues. Il y a actuellement 1,300 élèves dans ces écoles, soit environ un sur dix de la population canadienne. Dans la province de Québec vous avez un élève dans les écoles primaires sur sept de la population. Si nous comptons le nombre de petits Canadiens qui fréquentent les écoles publiques, on voit que notre population fait instruire ses enfants.

Mais revenons au français. Les enfants qui sortent de nos écoles paroissiales savent assez bien lire pour goûter nos journaux qui se perfectionnent et se répandent de plus en plus. Un grand nombre de jeunes filles vont terminer leurs études dans les couvents du Canada. Le nombre des garçons qui sont envoyés dans vos institutions est moins considérable, mais il pourrait s'augmenter si vos collèges faisaient mieux valoir leurs avantages.

Voilà les faits encourageants sur lesquels nous comptons pour contrecarrer l'influence du milieu.

Les moyens d'apprendre et de conserver le français se multiplient parmi nous. Pour que notre jeunesse en profite il reste à faire rentrer dans son âme la conviction qu'elle appartient à une race glorieuse qui n'a pas de supérieure, que la langue française est pour

elle un avantage précieux, un héritage qu'elle ne saurait laisser perdre sans en souffrir. C'est une tâche difficile mais non désespérée.

T. ST-PIERRE.

N. B.—Dans le numéro du 6 juin, nous avons publié le portrait de M. Félix-J.-C. Charbonneau ; mais dans la petite note destinée à le présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, son nom est transformé en celui de Félix-J. Roy. Il faut lire :

M. Félix-J.-C. Charbonneau est un brave patriote, bien qu'il soit né dans l'Etat de New-York, etc.

T. ST P...

SOUVENIR DE 1900

C'était le 24 juin Le soleil s'était levé radieux, et faisait prévoir une journée magnifique. On avait tant prié pour avoir du beau temps !

C'est que ce matin là, le village de C... était en liesse, on célébrait la fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste ; aussi dès le point du jour, une animation générale régnait chez les habitants de la localité. Les maisons, que chacun, avec un goût exquis, et à qui mieux mieux, avait pavoisées, ornées de lanternes, d'inscriptions, etc., présentaient un splendide coup d'œil au spectateur.

Mais passons au programme : A dix heures, messe en plein air, chant avec accompagnement par la fanfare, sermon de circonstance. Une très jolie chapelle avait été préparée à cet effet, à l'entrée du cimetière

Qu'il était beau de voir, dans cet encadrement de verdure, ce vieux prêtre aux cheveux blancs, à l'autel, tandis qu'à côté de lui, tout tremblant, le petit Saint-Jean-Baptiste, blond chérubin, à peine entré dans la vie, caressait d'une main son petit agneau, et tenait de l'autre, le signe de notre rédemption, la croix.

Touchant contraste de l'enfance et de la vieillesse. De chaque côté de la chapelle, on aperçoit Jacques Cartier, Champlain, Montcalm, Maisonneuve, etc., les gloires de notre beau Canada, et une foule énorme agenouillée sur le gazon.

A l'offertoire, l'orchestre entonne une marche militaire.

A ce moment, un jeune frais qui se trouve non loin de moi, et qui pour sûr, n'a jamais entendu l'orchestre, dit à un de ses semblables. " C'est y beau la bête un peu, je danserais assez ben une jigüe, et, joignant l'action à la parole, il fait un *step* des mieux réussis.

Après la messe, le prêtre prononce un magnifique sermon. Lorsque le prédicateur termine en disant : " Au nom du Père ", un vieillard, qui se croit probablement dans une assemblée politique, se met à applaudir avec ardeur ; chacun rit, et l'enthousiaste campagnard, s'apercevant de son erreur, s'en retourne avec un air confus



DR ADELARD-J. HARPIN

La procession se met en marche : chars allégoriques, mascarade de bicyclistes, cavalcades, etc. C'est le pique-nique maintenant. Après avoir fait le tour des rues, on arrive au bois pour le dîner. Là ont lieu divers amusements, discours. Un graphophone mêle sa voix nasillarde aux sors puissants de la fanfare, et chante sans cesse : *C'est la belle Françoise, En roulant ma boule*. Il fatigue l'oreille sans se fatiguer lui-même.

Des amoureux se promènent, quelques-uns se tenant par la main ; ils ne se parlent pas, se contentant de se regarder et de sourire ; d'autres, nonchalamment assis sur des roches, se font de vives déclarations. Entre autres, un jeune couple vient de s'asseoir. Le silence règne un instant. Soudain, la jeune fille donne un violent soufflet à son ami sur le front. Celui-ci reste abasourdi, mais elle, sans plus de façon :

— C'est un maringouin que j'ai tué.

— Drôle de manière de se faire l'amour, n'est-ce pas ?

A six heures, on se remet en marche pour revenir au village, où aura lieu le feu d'artifice, mais c'est pour neuf heures ; d'ici là, que ferions-nous ? Les hôtels sont bondés d'individus de toutes sortes ; nous avons coupé au bois. Pour nous rafraîchir, nous entrons chez une vendeuse de bonbons, et après avoir fait une petite emplette, nous demandons à la bonne vieille qui nous a servis si elle aurait l'obligeance de nous donner un peu d'eau pour nous laver. Elle s'empresse d'accéder à notre désir, s'approche du poêle qui chauffe comme en hiver et, plongeant un gobelet dans la

notre bonne vieille, quand sur nos indications, la femme s'écrie :

— Tiens c'est chez ma tante !

A notre tour, nous voilà dans le piège. Nous changeons la tournure de notre phrase, en disant qu'il nous a été donné une serviette bien blanche, enfin en excusant de notre mieux notre petite médisance plutôt moqueuse que méchante.

Enfin, l'heure attendue est arrivée. Un ami de mon frère nous offre des sièges sur sa galerie. De là nous pouvons observer les effets du feu d'artifice qui a lieu en face, tout en écoutant les propos qu'on échange sur le trottoir !

— Oh ! le soleil qui se bat avec la lune.

— Tiens une comète.

— Oh ! le beau ballon, c'est-y beau un peu.

Et le graphophone murmure son éternelle chanson : *C'est la belle Françoise*.

A onze heures, chacun reprend le chemin de son foyer, tout en songeant aux péripéties de la journée, qui n'a pas été sans importance pour nous et dont nous garderons un doux et touchant souvenir.

PRINTEMPS D'AMOUR.

Le suicide est une mort furtive et honteuse ; c'est un vol fait à Dieu et au genre humain.—J.-J. ROUSSEAU.

le hameau obscur, enfoui là-bas, là-bas, où l'aïeule avait vu le jour.

Aussi, chaque fois, maintenant, qu'il mettait la main sur une feuille qui donnait des nouvelles " du pays," son premier mouvement était de voir s'il y avait du neuf à B... Et quel bonheur quand le journal rapportait sous la rubrique de B... même l'incident le plus insignifiant !

C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Soudain, nous vîmes venir à nous le régénéré, tout gaillard maintenant de ses vingt-cinq ans.

L'ami avait la figure doucement joyeuse de ceux qui se souviennent.

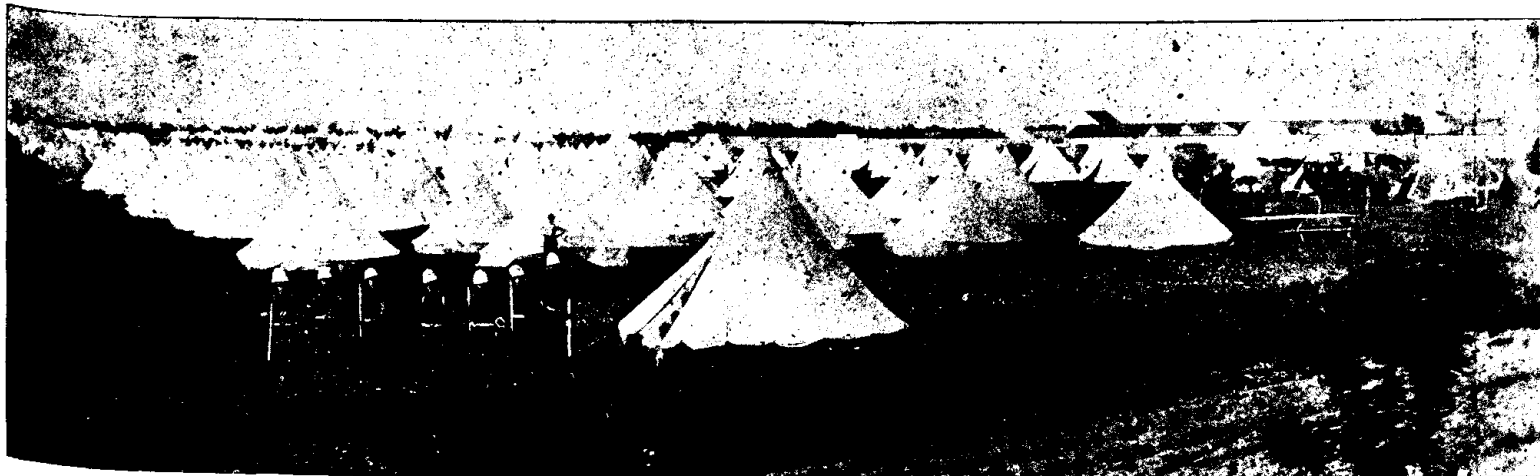
Et sur sa poitrine, là, au-dessus du cœur, bien en vue, allez ! s'étalait... une superbe feuille d'érable !

Et nous avons foi.

J.-A. FAVREAU.

PETITE POSTE

Fernando.—Votre envoi nous est parvenu bien trop tard pour le numéro du 7 juillet ; et puis, nous n'acceptons aucune contribution non accompagnée d'un nom responsable.



VUE DU CAMP MILITAIRE AUX TROIS-RIVIERES

Photo Pisonn cauti

builloire, pour le vider ensuite dans un bassin de zinc, elle appelle :

— Marie apporte donc du savon à ces dames.

Et voilà Marie qui arrive avec un morceau de savon du pays, qu'il fallut prendre à deux mains tant il pesait. Qu'on juge un peu de notre situation. Nous avons voulu nous rafraîchir ai-je dit. Alors pendant qu'une de nous fait mine de se tremper le bout des doigts dans l'eau chaude, la bonne vieille s'informe.

— D'ouste vous d'vnez donc, êtes-vous de loin ?

Nous lui répondons tant bien que mal, dissimulant avec peine notre envie de rire.

Tout de même, il fallait aller ailleurs. Après avoir marché quelque peu, nous arrivons à une jolie maisonnette où, pour goûter la fraîcheur, nous nous asseyons sur la galerie, car j'avoue que nous étions fatigués. Nous voilà à causer, mais ce sont de braves gens ceux-là. Ils parlent de l'événement du jour. Une des femmes nous demande :

— Avez-vous vu ce diable, habillé en plumes, parmi les bicyclistes ? Je n'ai jamais vu rien de si laid, ça n'avait pas l'air du monde, et noir comme un vrai nègre.

Sur ce, mon frère, qui nous accompagne, rit à cœur ouvert, et lui dit que le "diable noir" c'était lui.

Notre hôtesse ne peut en croire ses yeux (car mon frère est blond). Elle s'excuse et se hâte de parler d'autres choses.

Nous lui racontons notre aventure d'eau chaude ; elle rit avec nous. Mais nous ne savions pas le nom de

CHOSSES VUES

A. M. Edmond de Nevers.

C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

* *

Né dans un petit village de la Nouvelle-Angleterre, fils d'un père canadien-français et d'une mère irlandaise,—qu'il avait eu la douleur de perdre, dès sa tendre jeunesse,—celui dont nous parlons avait grandi affublé d'un nom anglais.

Son éducation fut toute anglaise : l'école du village d'abord, puis le High School, et, enfin, quelques années passées dans un collège dirigé par des religieux d'origine irlandaise.

* *

A quelle époque se produisit le réveil, la résurrection ?...

Lorsque nous fîmes sa connaissance, il venait d'atteindre sa majorité. Mais déjà il avait repris le nom de ses ancêtres français, ce nom que son père avait laissé travestir en un moment... : "De mortuis nihil nisi bonum !"

Jamais son pied n'avait foulé le sol de la Nouvelle-France. Pourtant, avec ce "quelque chose" éclos au fond du cœur, il lui était revenu à l'esprit les récits de sa grand-mère,—que seule la mort avait épargnée à son adolescence,—récits qui avaient tous pour sujet

A TABLE D'HOTE

J'aime assez le repas du soir à table d'hôte ;
On voit souvent de jolis yeux.
Et, tout en dévorant, on est là, côte à côte,
Contact qui n'a rien d'ennuyeux.

Ce soir, j'étais auprès d'une blonde divine,
Et sans perdre un seul coup de dents
Je causais au vieillard, pendant qu'à ma voisine
Je lançais des coups d'œil ardents.

Au dessert, j'ai senti sur mon pied quelque chose ;
Ce... quelque chose si brûlant
Appartient sans nul doute au gentil démon rose
Dont l'œil rayonne étincelant.

Sous la table, on me fait une tendre demande
Dans le langage de l'amour ;
Sans avoir l'air de rien, en cassant une amande
J'y réponds : Je presse à mon tour.

Le petit pied n'a pas bougé, c'est délectable
Mon pauvre cœur est échauffé ;
Et nous nous regardons, en nous levant de table
Pour aller prendre le café.—

Et le vieillard, avec un air de raillerie,
Me dit, quand nous sommes dehors ;
N'appuyez plus si fort, désormais, je vous prie,
Mon cher ami, car j'ai des cors !—

GEORGES MOUSSAT.



A GRANDE VITESSE

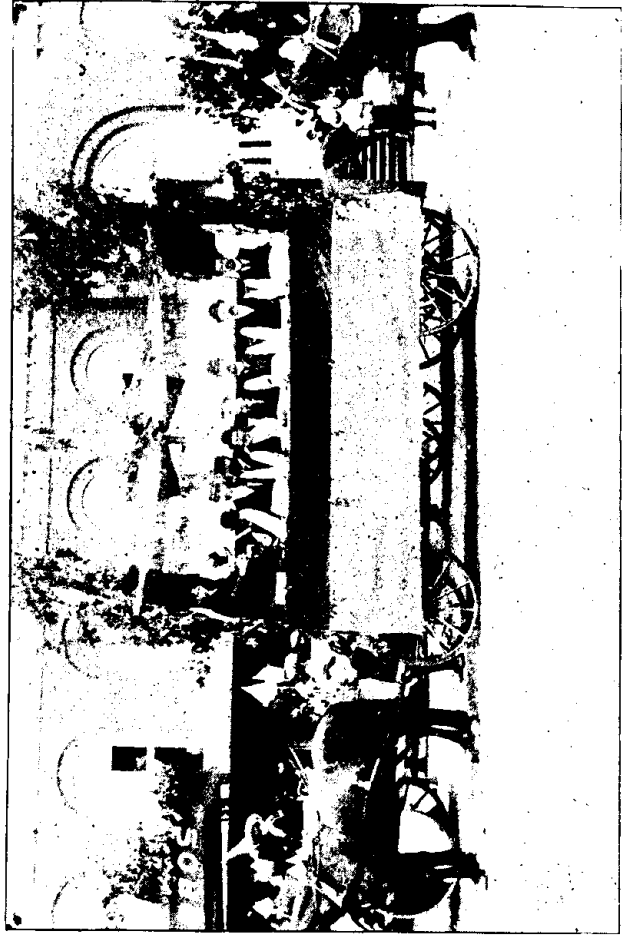
j'aille au
 et sortit.
 fermer der-
 une main
 ira l'enve-
 nue dans
 e que cela
 ue du dé-
 uge d'ins-
 rendre à
 lui, à une
 BRAY."
 péta Mme
 n... Pas
 un ordre.
 asserais-je
 e j'ai por-
 ? Je suis
 e... Si je
 me créer
 e passe et
 va de dé-
 vante, lui
 petit diner
 a son ap-
 haine sta-
 s du pa-
 s'ouvrent
 l'huissier
 de, avait
 mmissaire
 ors de la
 ous donné
 ne heure
 fut intro-
 onnut du
 ui s'était
 a quelque
 se pro-
 ent deux
 tendirent
 reté, nous
 deux ans
 sersé de
 pour ne
 haïter les
 e une sur-
 voix un
 monsieur
 m'écrire
 eu de ré-
 vant soin
 plus bien-



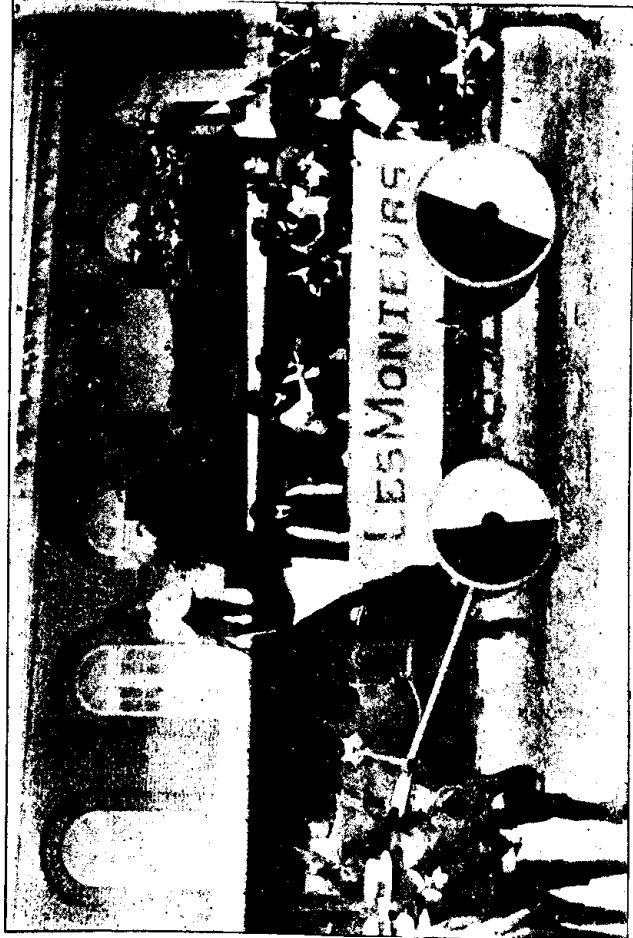
Le défilé au coin de la rue Notre-Dame



L'industrie agricole



Un char de la procession



Le char des Monteurs

Photos Pinsonneault

La célébration de la Saint-Jean-Baptiste aux Trois-Rivières

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

MONOLOGUE

LES QUINZE ANS !

Avoir quinze ans !... cet âge au printemps de la vie ;
Cette fleur, au parfum qui fait rêver des cieux ;
Ce ciel bleu de mon rêve ébloui que j'envie ;
Ce temps qui va ravir mon cœur déjà joyeux !

Avoir quinze ans !... image, éblouissante chose !
A son aise rêver ; ne plus être une enfant ;
Chanter une romance en effeuillant la rose ;
Qu'y a-t-il de plus doux ? d'enchantement ? de charmant ?

Entendre qu'on vous dit qu'on est belle, et qu'on aime
Votre teint ravissant, votre regard si pur ;
Votre front si candide et miroir de vous-même ;
Comme le cœur doit battre, heureux !... heureux !... bien sûr !...

Quinze ans !... mais, c'est le ciel !... Ah ! que je le voie naître
Ce matin radieux !... qu'il est lent à venir !
Quand donc mes jours d'enfant, quand vont-ils disparaître ?
Quand donc aurai-je enfin quinze ans ? doux avenir !

Je compte sur mes doigts ; j'ai douze mois encore :
Un automne, un hiver, un printemps, un été ;
Et quand un autre automne au soleil que j'adore
Viendra comme à présent dans le bois pailleté,

M'apporter des chansons, me tresser des couronnes,
M'envoyer tous les vœux d'un ami bien aimé,
Ce sera le bon temps !... Effeuillez-vous automnes !...
Et, de mes premiers ans, que le souffle embaumé,

Ainsi qu'un flot d'azur, monte vers le nuage
La fumée en fuyant, qu'il s'éloigne de moi !
Fuyez rapide temps ! Dans un lointain voyage
Je veux partir, et vivre ! Et j'ai hâte ! Et j'ai foi !

J'ai foi dans ces beaux jours qu'on entend souvent dire
Les plus beaux de la vie ! Ah !... quinze ans ! quel bonheur !
Ma jupe sera longue, et je pourrai sans rire,
Ajuster mes cheveux, dans un ton enchanteur !

Ainsi parlait l'enfant. L'automne au léger râle
S'achevait comme un songe, et la feuille tombait ;
Et l'hiver revenait ; dans la nuit, une étoile,
La première allumée au firmament, parlait.

D'espoirs riants, d'un temps enfin bien près d'éclorre ;
Le printemps va souffler ; l'été, d'or va jaunir ;
Dans les prés, dans les bois, tout ici va mûrir.
Oh ! le voici venir, ce temps ! voici l'aurore..

Du premier jour, enfin !... la fillette a quinze ans !
Mais quoi ? son front est pâle et baisse vers la terre...
Ainsi qu'un lys penché, voyez-la solitaire ;
Ecoutez-la parler : Où sont mes premiers ans ?..

Ma radieuse enfance !... Où sont-ils ? Que ne puis-je
Les ressaisir encore et me dire une enfant !
Je n'ai plus de plaisir, je suis seule, où donc suis-je ? [sant !
Ah !... mes parents sont morts !... J'ai quinze ans ! C'est char-

Charmant !... Je le croyais ! Ah ! combien j'étais folle !
J'aimais tout sous les cieux, je n'étais pas frivole ;
Mais, on m'a dit un jour : l'argent avant le cœur !
C'est l'argent qu'on épouse !... Oh ! voilà le bonheur !

Avoir quinze ans ! cet âge au printemps qu'on envie.
Petite fleur des bois, oh ! si vite cueillie,
Réjouissez-vous de vivre et ne comptez sur rien ;
Donnez au doux zéphir votre parfum, c'est bien.

Donnez-nous le bonheur de vous voir fraîche et belle
Et restez longtemps pure. Oh ! restez bien fidèle
A l'ange qui vous garde et veille sur vos ans.
Laissez venir le temps de vos joyeux quinze ans.

Et ne désirez rien ; et que tout sur la terre
Vous procure un plaisir ; bien qu'il soit éphémère,
Il sera de votre âge ; il laissera pourtant
Ce charmant souvenir d'un trop rapide temps.

MARIE DE BOISGUÉRARD.

FEMMES ET FLEURS

L'IMPÉRATRICE DES ROSES

Ceci pourrait être un conte d'Orient, un de ces contes poétiques et mélancoliques qui se disaient les soirs d'été, la chaleur du jour passée, sur les terrasses de Bagdad.

Et pourtant, ce n'est ni un conte, ni une histoire bien ancienne. Le nom de l'héroïne est encore dans toutes les mémoires et l'aventure languissante qui fut sa vie est connue de tous les cœurs.

L'Impératrice des Roses ! Qui ne connaît, sous ce titre authentique et sous le rappel des fleurs qui lui furent si chères, l'impératrice Elisabeth d'Autriche morte si tragiquement.

On a écrit, à propos de cette mort, qu'elle était d'une famille prédestinée aux suicides et aux assassinats, comme aux accidents tragiques...

Laissons ces questions d'hérédité et de fatalité, jetons un regard sur la pauvre victime et parlons de sa passion pour les roses.

C'est dans cette passion, en effet, qu'il faut voir comme le présage de sa destinée, bien plus que dans la fin terrifiante de ses proches et de ses enfants.

La rose est la fleur sanglante. Quiconque l'aime, rêve de sang. Les Orientaux en ont fait l'emblème du baiser, qui parfois se change en morsure.

Les martyrs chrétiens, quand le sang coulait de leurs blessures, croyaient être fleuris de roses surnaturelles. Et c'est du sang de Vénus que les Grecs faisaient naître la rose.

L'impératrice Elisabeth aimait les roses avec frénésie. On peut dire que, vers la fin de sa vie, quand elle errait, comme une ombre en peine, de pays en pays, de site en site, ce fut la seule passion et le seul but de ses voyages.

Roses de Provence, roses d'Italie, fleurs éclatantes et superbes au soleil, roses de Savoie, plus pâles du voisinage des neiges, roses de Sicile, opulentes et chargées de soleil, roses d'Ecosse, roses d'Espagne, elle les connut toutes, les respira et s'enivra de leur présence.

Parmi les rares livres qu'elle emportait dans ses voyages, un exemplaire d'Henri Heine était son favori. Elle vous un culte à ce poète qui chanta les roses, et c'est par ses soins que l'on entretenait la tombe du poète à Paris. Elles étaient vraiment dignes de se comprendre ces deux âmes ; l'une, l'impératrice, aussi ardente, aussi pure, en même temps, que les roses les plus enflammées ; l'autre, le poète qui voulut qu'on mit simplement sur sa tombe : " Il aimait les roses de la Brenta !... "

Après des voyages inquiets, des recherches et des tourments, Elisabeth d'Autriche trouvait parfois le repos dans l'île de Corfou. Là, sa fantaisie avait fait bâtir sur un monticule un petit temple grec. Elle s'y rendait et, de la balustrade, ses yeux parcouraient au loin la mer des Cyclades, bleue ou blanche, ou, au dessous d'elle, une autre mer rouge comme incendiée, d'immenses champs de roses qui couvraient le monticule et la plaine et qui, sous le soleil, évaporaient leurs âmes embaumées.

Pensait-elle à ces matinées solitaires dans l'île de Corfou à ses roses, à leurs parfums, quand sur la rive du lac de Genève, elle défailait frappée par d'obscur haines politiques ? Peut-être la vision familière de ses fleurs chéries, même en souvenir, arrêta-t-elle ses souffrances. Elle mourut sans se plaindre, simplement, comme elle avait vu mourir tant de roses sous les traits inattendus de la tempête.

BOREL DE LA PRÉVOSTIÈRE.

CONSEILS A LA MÉNAGÈRE

On fait un bien meilleur pain d'épice en faisant bouillir la mélasse et en l'écumant.

Brûler quelques grains de café sur une pelle rougie, c'est un excellent désinfectant pour les appartements.

LA MODE

504.— Cette magnifique toilette, en peau de soie bleu-pastel, est faite avec double jupe et plastron de guipure garnis de volants en mousseline. Ce style fort simple et très élégant, peut servir à d'autres combinaisons de tissus quelconques. Il faut 15 vgs de soie et 5 vgs de dentelle large mesure pour la confection de cette jolie toilette.



No 504.— Toilette de visite

Nous donnons les patrons dans les numéros : 34, 36, 38, 40 et 42 pcs, mesure de taille.

505.— Ce modèle convient surtout à de fortes tailles. Il est fait en alpaga noir avec piqûres sur la jupe. La garniture du corsage consiste dans un sous-veston de satin blanc, avec rangées de ruban de velours noir étroit. Deux bandes du même genre (satin et velours)



No 505.— Costume-tailleur

ornent le devant du corsage et vont se rejoindre en arrière, en affectant la forme d'un V. Il faut 8 vgs de tissu double largeur pour une personne d'un contour ordinaire.

Nous donnons les patrons dans les numéros 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs, mesure du buste et les patrons de la jupe dans les numéros 20, 22, 24, 26, 28, 30 et 32 pcs, mesure de taille.

FEU J.-B.-A. TOUSSAINT

Jamais homme ne fut plus agile et plus bruyant, plus enclin à se lancer dans le hasard des aventures, plus vif à concevoir un projet, plus hardi à l'annoncer, plus prompt à se précipiter en travers de tous les obstacles pour en hâter la réalisation. Son impatience n'endurait pas les mesures et les lenteurs de la délibération. En cet esprit primesautier, l'idée se présentait irrésistible. Il fallait la mettre au jour tout de suite. Un instant d'hésitation eut semblé temps perdu à cet empressé qui avait l'air de considérer la vitesse comme une vertu.

Il n'y a donc pas lieu d'être étonné si, entraîné par cette nature ardente, Toussaint eut, à l'âge de trente-deux ans, passé déjà par les extraordinaires vacillations de fortune qui avaient rendu sa carrière si étrange. Il était entré dans l'agitation des affaires après un stage irrégulier et lorsque ses anciens confrères de la Sixième suivaient les préliminaires de la Philosophie. Il faisait le négoce en gros lorsqu'ils étaient à subir les épreuves du deuxième baccalauréat. Il avait failli, s'était relevé et dirigeait avec éclat deux brillantes et prospères maisons en épicerie, lorsqu'ils n'étaient rendus qu'à la moitié de leurs cours de droit ou de médecine, et enfin, un peu plus tard, lorsque ces patients disciples de Thémis ou d'Esculape peinaient dans les laborieuses attentes d'une clientèle tardive, leur ancien compagnon de Sixième, déjà monté au faite des affaires, en était aussi déchu. Sans le sous, et après avoir vendu sa montre pour payer son passage, il revenait de Winnipeg, où il avait établi, douze mois auparavant, une importante succursale de son établissement de Québec.

C'était aux débuts de 1881. La débâcle fut complète. La seule épave qui échappa fut cette célèbre Batture-aux-loups-marins, mise dans le fleuve en face de l'Islet, rocher nu qui a attiré de tout temps d'audacieux sportmen, mais où personne autre que notre trop entreprenant concitoyen n'aurait eu la fantaisie de faire transporter, à frais ruineux, le fonds même d'une terre arable, avec tous les accessoires d'une ferme modèle, et les coûteux engins d'une pêche que la mer avait fini par entraîner et engloutir. Il alla y prendre refuge, pour six mois, avec sa famille, sous le toit qui abritait ses fermiers, le comte et la comtesse de Le Breton.

Un autre ne se serait jamais relevé d'une pareille catastrophe, mais Toussaint avait un courage que le malheur n'a pu jamais abattre. Son caractère à l'emporte-pièce devait l'élever promptement à un rang de distinction dans le monde industriel et commercial. De 1881 à 1884, il n'y a qu'un saut, et pourtant le pauvre failli de 1881 dirigeait, en 1884, un vaste commerce de gros, que chaque année a vu croître, depuis, en rapides extensions.

Sa fabrique de vins, à la Pointe-aux-Chiens, près Sainte-Anne de Beaupré, reste comme un monument qui signalera aux générations à venir l'œuvre capitale du défunt. Que de sacrifices lui a coûtés cette œuvre ! Quelles avanies ne lui a-t-elle pas values ! Il eut sur tout à combattre, en ce qui regarde les vins liturgiques, le goût depuis longtemps formé en notre pays pour des vins étrangers, que la cuisine de certains entrepôts européens sait apprêter d'une façon très agréable au palais, mais en contravention des règles de l'Eglise et aux dépens de la validité du Saint Sacrifice de la Messe. Les résistances qu'il rencontra lui fournirent l'occasion d'exercer un véritable apostolat. Il fut paternellement encouragé, par S. G. Mgr L.-N. Bégin, qui honore l'entreprise de son patronage, depuis huit ans.

En 1892-93, notre compatriote fait une série de pèlerinages en Terre Sainte et en Europe.

Retour de Rome, il s'arrête à Lorette pour y prier dans le sanctuaire de la Santa Casa, la Vierge-Mère, que la mère du fortuné pèlerin, entourée de ses filles, prie tous les soirs "pour demander que notre Arthur fasse un bon voyage." Un prêtre de Lorette, qui se nomme, — ô coïncidence touchante et merveilleuse ! — le révérend Père Noël, voit le fils de Mme Toussaint,

née Marguerite Noël, venir s'agenouiller à son confessionnal trois fois en moins d'une heure. Trois confessions successives refaisaient un chrétien, et ramenaient aux dispositions pieuses de la première jeunesse l'homme que le mouvement des affaires avait longtemps distrait du sens et des œuvres de la vie spirituelle.

Dès ce jour mémorable, la vie de Jean-Baptiste-Arthur Toussaint a été une préparation, je pourrais dire ininterrompue, à une sainte mort. L'agitation du commerce et des entreprises ne put désormais lui voiler la vue des éternelles destinées. Sans doute, son caractère impétueux et emporté eut de terribles combats à soutenir. Quel est la vertu qui ne soit pas aux prises avec les obsessions de l'Esprit malin et les révoltes de la chair ? Il eut à lutter, il lutta. Aussi la mort, — même dans la soudaineté de l'accident qui a jeté notre compatriote en proie aux flots du Saint-Laurent, le 18 avril dernier, — n'a pu être une surprise pour l'assidu coopérateur de la pieuse Société Salésienne, pour le fervent tertiaire de Saint-François d'Assise, pour le chrétien épouvé et généreux, qui l'attendait depuis la régénération reçue à Lorette. Trois ou quatre jours avant le fatal accident, il avait accompli, suivant les intentions du Souverain Pontife, les derniers actes des exercices jubilaires.

Qu'il repose en paix !

PHILIPPE MASSON.

UNE BELLE NOCE D'ARGENT

Mardi soir, le 2 juillet, à leur splendide résidence de la rue Dorchester, M. J.-B. Brouillette, entrepreneur-constructeur, et Mme Brouillette, offraient une magnifique réception à une élite de sympathiques invités, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage. C'était, en même temps, les débuts dans le monde de Mlle Alice Brouillette, l'unique enfant de la famille, et cette charmante jeune personne a su faire admirer de tous, en même temps que son talent et sa grâce exquise, la délicieuse urbanité que donne seule, d'ordinaire, une longue pratique de la vie sociale. Elle a conquis d'emblée tous les suffrages.

De superbes cadeaux ont été offerts à M. et Mme Brouillette, par leurs amis, en souvenir de cette heureuse circonstance.

Pour fêter l'intronisation sociale de Mlle Brouillette, un bal blanc avait été organisé, et le succès en fut parfait, tant par l'amabilité de l'héroïne que par l'entrain superbe de tous les participants.

A minuit, un réveillon princier réunissait toute la brillante compagnie, et la gaieté battait son plein.

De fort jolis discours d'occasion furent alors prononcés par MM. le maire Ducharme, de Sainte-Cunégonde, l'échevin Lamarche, le Dr Ernest Lauzon, Beaugard, avocat, J.-G.-H. Dumont, le notaire Beaugard et autres.

Voici les noms de ceux qui prirent part à cette fête inoubliable :

M. le maire et Mme Ducharme, de Sainte-Cunégonde, M. l'échevin et Mme Lamarche, M. et Mme J. Blondin, M. le Dr et Mme Poissant, M. le Dr et Mme J.-C. Prieur, M. et Mme Forget, M. et Mme Deslauriers, M. et Mme A. Sauvé, M. et Mme A. Lalonde, M. et Mme A. Guimond, M. et Mme P. Sauvé, M. et Mme Arsenaux, M. et Mme Chénier, M. et Mme Major, M. et Mme Louis Bérubé, M. et Mme Lamothe, M. et Mme Lajeunesse, M. le notaire et Mme Beaugard, M. et Mme G. Scott, M. et Mme G. Hétu, M. et Mme O. Leclerc, M. et Mme J. Thibault, Mme J. Jackson, Mme J. Sauvé, M. et Mme N. Deslauriers.

Mesdemoiselles A. Senez, Céline Grothé, A. Jackson, Valéda Lauzon, Berthe Trempe, Evelyn Sauvé, Annette Paquette, Albina Paquette, Alice Carrière, Caroline Forget, A. Bayard, Eva Thibault, Bertha Thibault, L. Demers, M. Beaudoin, Eva Lamarche, Emma Fortin, H. Leclerc, H. Sauvé, G. Beaujoin, R. Chénier, J. Rouleau et autres.

Messieurs le Dr Ernest Lauzon, Dr C. Bayard, Alcide Fortin, E. Thibeault, A. Labrecque, T. Bru-

nette, R. Paquette, A. Grothé, E. Beaugard avocat, W.-A. Jackson, A. Leduc, J.-G.-H. Dumont, A. Laurendeau, Geo. Beaugard, E. E. M., J.-B. Trempe, J. Valiquette, F. Monette, H. Forget, T. Grothé.

La veille au matin, M. et Mme Brouillette étaient allés pieusement s'agenouiller au pied des autels, dans l'église paroissiale de Sainte-Cunégonde, pour renouveler, en chrétiens fervents, les promesses et les vœux de leur hyménée.

Nos souhaits sincères aux dignes jubilaires.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Très grand succès la semaine dernière, au Théâtre National Français, pour la pièce fantastique de Morrison, *Faust*, le drame toujours populaire n'avait jamais été monté avec plus de splendeur, ni interprété avec plus de talent. La présence de M. Cazeneuve (Méphisto) a animé la plupart des scènes. M. Daoust a mis en évidence, dans le rôle de Faust, d'excellentes qualités dramatiques. Mlle Old Castle, que le public aime de plus en plus, a été très gracieuse et très touchante dans le rôle de Marguerite. Les autres artistes, Mme Nozière, Mlle Bérangère, MM. Palmiéri, Godeau, Filion, etc., ont complété un ensemble parfait. Pendant toute la semaine du 8 juillet, on jouera la célèbre pièce de George du Maurier, *Trilby*, pièce qui n'a jamais été représentée en français. L'action, très animée et du plus grand intérêt, se déroule à Paris, au Quartier Latin. *Trilby* renferme des scènes d'hypnotisme très curieuses et des situations extrêmement émouvantes, qu'il serait trop long d'expliquer ici. Mentionnons, parmi les principaux tableaux et les scènes les plus remarquables : le foyer du cirque Bazi-Bazo, l'atelier des étudiants, le Quartier Latin, la chambre à l'hôtel Bristol, la mort de Svengali, le musicien hypnotiseur qui avait fait de la jeune Trilby la plus extraordinaire cantatrice de l'époque, le mariage, puis la mort de Trilby.

M. Cazeneuve remplira le rôle de Svengali. Celui de Trilby a été confié à Mlle Old Castle, qui l'a joué avec beaucoup de succès, pendant deux ans, dans les principales villes des Etats-Unis. MM. Filion, Hamol, Palmiéri seront les trois Mousquetaires de la Brosse. Les autres rôles ont été distribués à M. Daoust, Mme de La Sablonnière, Mlles Charmon et Bérangère, Mme Nozière, MM. Petitjean, Godeau, Lacroix, Labelle Leurs, Charest, de La Grange, etc.

Inutile de dire que la pièce a été montée avec le plus grand soin, comme toujours au Théâtre National.

JEUX ET AMUSEMENTS

VERS A TERMINER

N'en déplaie à l'espèce—
Qui de jour en jour s'—
Je trouve que dans—
Les bêtes ont beaucoup d'—
De bons mots nous sommes—
Et, soit dit sans nous—
Peut-être seraient-ils moins—
Si les bêtes pouvaient—

DEVINETTE-ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase suivante pour y retrouver le nom d'un célèbre philosophe français :

IL PASSA LE BAC

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 896

Coquilles amusantes.—Cette femme a perdu des fruits dans la saison vantée.

Questions historiques.—En 1670.

A Chio, dans l'Asie Mineure.

Anagramme.—Marche et Charme.

Rébus.—Souvent un souvenir fait pleurer, soupirer ou sourire.

Charade.—Char-pie.

LE TOUR DU MONDE

Il paraît que l'idée fixe du suicide est un mal qui s'attrape, tout comme la fièvre typhoïde.

On ne saurait trop prendre de mesures préventives. Aussi le Conseil sanitaire d'Emporia, dans le Kansas, a-t-il interdit aux journaux locaux de signaler les suicides ou les tentatives de suicide qui peuvent se produire.

Le Conseil est convaincu avec raison qu'une semblable publication répand la contagion du suicide par suggestion psychique.

On sait que Léon XIII cultive fort la muse et pratique le vers latin.

Le dernier poème auquel le Pape travaille en ce moment ne sera pas publié avant le commencement de l'année prochaine. Sa publication coïncidera avec les fêtes que Rome et la chrétienté célébreront en l'honneur de la vingt-cinquième année du pontificat de Léon XIII.

Le Saint-Père a déclaré à ses amis intimes que cette œuvre sera son "testament poétique."

La lèpre, ce terrible fléau, n'est malheureusement pas encore devenu un mythe.

On signale aujourd'hui, en Russie, l'apparition de la lèpre dans la partie septentrionale de la province de Livonie. L'assemblée des délégués du canton de Voisek a décidé d'envoyer un médecin dans les contrées contaminées, pour se rendre compte de l'état de la maladie. La tâche du médecin sera d'autant plus difficile que les habitants pour éviter les mesures de prophylaxie cherchent à dissimuler la maladie.

On veut encore, en Suède, conserver quelque espoir au sujet du vaillant aéronaute qui partit à la conquête du terrible Pôle Nord.

Le consul Terson, à Helsingborg, vient de déclarer publiquement qu'il s'engageait à payer, sur sa propre bourse, 500 couronnes à toute personne qui d'ici à la fin de l'année 1905 apporterait à la Société d'anthropologie de Stockholm une bouée de l'expédition Andrée avec une lettre de l'explorateur ou d'un de ses compagnons. Si la bouée ne contient pas de lettre il ne paiera que 200 couronnes. Il promet la même récompense pour tout autre objet pouvant renseigner sur le sort de l'expédition.

Un journaliste allemand, doublé sans doute d'un fin psychologue, a noté la manière dont se comportent les hommes des diverses nationalités quand ils ont constaté qu'une mouche est tombée dans leur bock.

L'Espagnol paie et sort.

Le Français prend la mouche du bout des doigts et l'écrase, puis prenant de nouveau la mouche (au figuré) il fait une scène terrible aux garçons de café et aux gérants.

L'Anglais répand la bière sur le plancher et crie : "Garçon, encore un bock !"

L'Allemand retire la mouche, puis boit la bière.

Le Russe avale la mouche et la bière.

Le Chinois mange d'abord la mouche, et avec délice, puis absorbe le bock.

Ces jours passés, les journaux italiens contaient l'histoire d'un homme de 55 à 60 ans qui s'est tué faute de trouver une jeune femme qui consentit à l'épouser. Ils nous donnent aujourd'hui une nouvelle du même ordre, encore que moins tragique.

Les jeunes filles de Vienne sont, depuis quelque temps, poursuivies par un inconnu qui met à mal... leurs vêtements, qu'il lacère à coups de couteau si rapidement qu'elles ne peuvent le faire prendre.

L'une d'elles, cependant, qui avait déjà subi les folies de ce *vesticide*, se sentant tirée par sa jupe, s'est si vivement retournée qu'elle a pris sur le fait ce fou

et, d'un poing solide, l'a maintenu jusqu'à ce que la police lui soit venue en aide.

Interrogé par les magistrats, ce malfaiteur original a déclaré que, trop laid pour espérer plaire, il s'en vengeait sur les vêtements qui parent les belles jeunes filles et les rendent plus cruelles encore.

Sait-on quelle est l'origine du mot "riflard," employé communément pour désigner le parapluie ?

Les riflards (du verbe rifler, rafter, enlever, emporter) désignaient autrefois les agents chargés de recueillir les impôts ou de rafter les malfaiteurs. Dans une comédie de Picard, *La Petite Ville*, un personnage, du nom de Riflard, paraissait toujours muni d'un énorme parapluie ; alors, le parterre, mis en joie, baptisa le parapluie du nom de son propriétaire.

Le professeur Crook de l'Université de Chicago qui était hier encore un professeur comme tous les autres, est aujourd'hui célèbre.

Il lui a suffi, pour cela, de faire ingénument dans son cours scientifique, l'aveu qu'il n'avait jamais embrassé une femme.

M. Crook est âgé de trente sept ans et a vécu quelque temps à Paris. C'est un homme de fort belle mine, d'ailleurs très modeste, et tout confus de la notoriété plutôt gênante que lui a valu sa candeur.

"Le succès d'une carrière scientifique, a-t-il eu le malheur de dire, exige le sacrifice de bien des faiblesses humaines. Pour ma part je n'ai jamais blasphémé, goûté à une liqueur enivrante, fumé ni donné un baiser à une femme."

Et depuis, M. Crook est accablé de lettres les uns le félicitant, les autres le riant fort. Des journaux lui consacrent des colonnes entières ; on commente, on va jusqu'à interviewer le sénateur et brasseur d'affaires, M. Chauncey-Depew pour connaître son opinion sur ce professeur si ignorant en "matières osculaires" comme disent les journaux américains.

Il est à noter que de nombreuses missives de femmes font des propositions de mariage à ce professeur qui n'a "jamais embrassé une femme".

Pour passer agréablement le printemps un statisticien anglais s'est livré à des calculs très compliqués sur les déclarations d'amour et sur les gestes des intéressés au moment de la déclaration.

Voici les résultats de ses recherches. Inutile d'ajouter que nous n'en garantissons pas l'exactitude. En tous cas, ils ne se rapportent qu'aux amoureux anglais.

Les chiffres qu'on obtiendrait en se livrant à un calcul analogue sur ce qui se passe en Allemagne, en France ou en Italie seraient sans doute tout différents : 36 0/0 des anglais serrent l'objet aimé dans leurs bras tout en faisant leur déclaration ; 67 0/0 entrent dans leurs propos enflammés de baisers sur les lèvres, 4 0/0 de baisers sur le cheveux, 2 0/0 sur les mains.

3 0/0 des amoureux font leur déclaration en se tenant sur un pied, 2 0/0 tombent à genoux en cet instant solennel, 20 0/0 avalent fébrilement "quelque chose qui leur est resté dans la gorge", 10 0/0 ouvrent et ferment nerveusement la bouche sans arriver à émettre la moindre parole.

Quant aux femmes, 21 0/0 tombent sans phrases dans les bras de leur interlocuteur, 68 0/0 rougissent et cachent leur figure, une pour cent — tout au plus dit le statisticien anglais, — tombe, très émue, dans un fauteuil, 4 0/0 sont véritablement étonnées en entendant la déclaration de leur adorateur, 80 0/0 savaient très bien ce qui allait se passer, 60 0/0 regardent leur amoureux dans les yeux et une pour cent s'enfuit avant la fin de la tirade pour raconter la nouvelle à ses amies.

On est en droit de se demander comment le statisticien anglais a pu avoir tous ces renseignements. Aurait-il fait lui-même de nombreuses et successives expériences ?

NOTES SCIENTIFIQUES

Le goût des poisons. — Le duché de Styrie n'est pas réputé que pour ses sites montagneux et ses eaux minérales, mais aussi pour la curieuse manie de ses habitants qu'on a surnommés en Allemagne "mangeurs d'arsenic", comme nous sommes nous mêmes pour les Anglais des "mangeurs de grenouilles".

Les mangeurs d'arsenic abondent en Styrie, dans les villes aussi bien que dans les campagnes.

On voit des adultes manger de cette substance toxique, avec autant d'entrain qu'ils mettent nos enfants à croquer un morceau de sucre.

Des confiseurs locaux ont même inventé le bonbon d'arsenic.

Les estomacs des Styriens sont si bien habitués à ce poison qu'ils peuvent en absorber impunément des quantités considérables.

Comment apaiser la soif. — Il est logique de boire beaucoup moins qu'on ne le fait pour se désaltérer, mais de mieux tirer parti du liquide introduit. Il convient de boire très lentement, par gorgées successives, pour augmenter la durée de contact avec la bouche. On a imaginé dans les pays chauds de boire par l'intermédiaire d'une paille, précisément pour diminuer la masse de liquide absorbé et pour faire accroître au maximum la durée de son passage dans la bouche, pour rendre le contact plus intime et le plus renouvelé possible avec la muqueuse buccale. Le procédé est bon. On s'en sert couramment aujourd'hui. On peut le remplacer par de petites gorgées répétées. Le contenu d'un grand verre absorbé en une heure éteint la soif en général complètement. On peut la combattre encore très efficacement par des gargariements d'eau fraîche boriquée ou d'eau renfermant un gramme d'oxalate de potasse (sel d'oseille) par pinte.

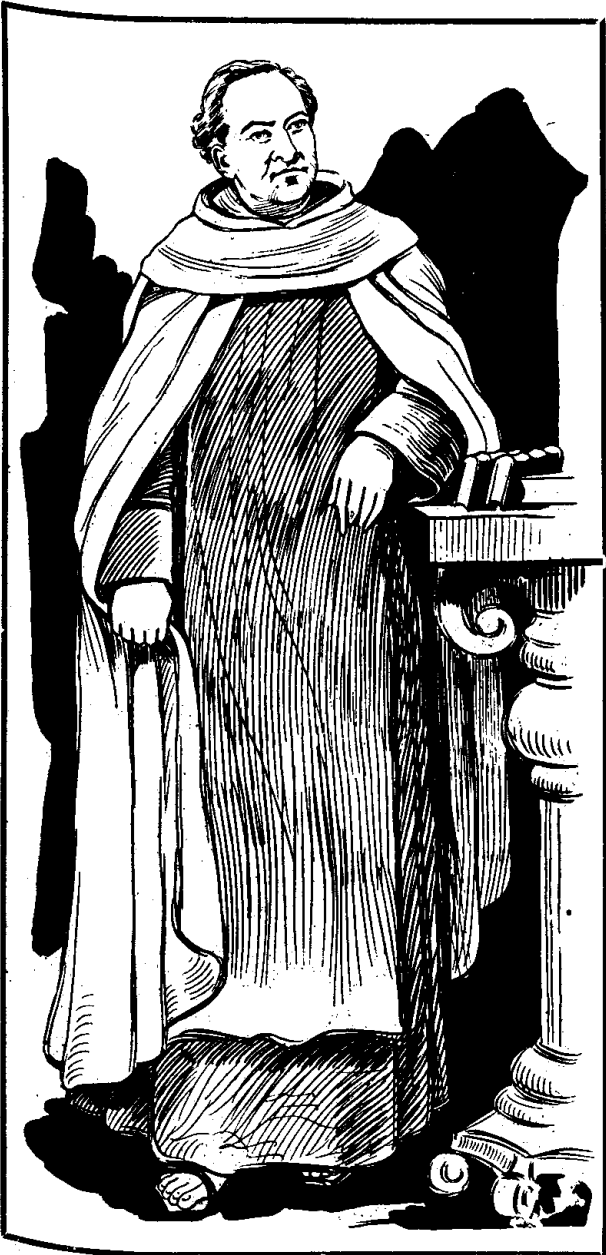
Arbres à lait. — On se souvient des intéressantes communications de l'explorateur Charles Soller aux Sociétés Savantes au sujet des récentes découvertes faites dans le bassin du Caroni, affluent de l'Orénoque. La mission d'études qui partit il y a quelque temps se proposant, entre autres objets, de déterminer les variétés d'essences signalées au Caroni vient d'envoyer au premier compte rendu de ses reconnaissances et de ses travaux. De merveilleuses orchidées, abondamment nouvelles ont été trouvées et recueillies dans les forêts vierges de cette région, particulièrement dans la Santa-Barbara de Guayna ; et l'on y signale une extrême richesse, des meilleures espèces d'arbres à lait qu'il suffit de saigner pour en obtenir un abondant écoulement laiteux.

Ces laits judicieusement traités et coagulés, donnent selon les essences, du caoutchouc semblable au fameux caoutchouc Para, ou d'excellente gutta, capable de rivaliser avec les plus appréciées de Malaisie.

Les mouches et la fièvre typhoïde. — Les mouches nous reviennent !

Il y a longtemps que je crie, par-dessus les toits, de prendre garde aux mouches. Je prends les devants pour répéter : "Gare aux mouches !" Il est, aujourd'hui, bien acquis que les insectes sont les propagateurs énergiques des maladies contagieuses. Les mouches nous inoculent la fièvre paludéenne, les mouches, le choléra, la fièvre typhoïde, etc. M. Howard, directeur du service entomologique agricole à Washington, vient de démontrer sans conteste le rôle des mouches dans la propagation de la fièvre typhoïde. Les mouches se posent partout, vont se gorger de microbes typhoïques et les apportent, ensuite, dans la cuisine, sur les plats de la salle à manger. Ce n'est pas de l'imagination. M. Howard a rencontré des milliers de bacilles d'Eberth dans le tube digestif des mouches, et parfaitement vivants.

L'eau est, certes, le véhicule ordinaire de la fièvre typhoïde ; mais, à la campagne surtout, la fièvre typhoïde peut être transmise par les mouches qui, après avoir été se promener sur les débris contaminés, infectent ensuite les aliments, les fruits, etc. C'est pourquoi il faut impitoyablement faire la guerre aux mouches.



Seul
 Vin Médicinal
 Recommandé

QUÉBEC, 13 février, 1900.

Il y a déjà plusieurs années, j'ai prescrit diverses espèces de vins, généralement les plus recommandables dans le temps. ...Après avoir connu la formule du **Vin des Carmes**, la combinaison de ces médicaments m'a plu, et je l'ai ordonné dans un très grand nombre de cas. Les résultats obtenus m'ont tellement satisfait, que le **seul** vin médicinal que je recommande maintenant est le **Vin des Carmes**.

DR J. A. GARNEAU,

e n'est pas
 t ses eaux
 nie de ses
 ne "man-
 ous mêmes
 illes".
 tyrie, dans
 s.
 stance toxi-
 enfants à
 le bonbon
 habitués à
 ément des
 e de boire
 désaltéer,
 uit. Il con-
 successives,
 la bouche.
 e par l'in-
 r diminuer
 croître au
 la bouche,
 s renouvelé
 rocédé est
 On peut
 s. Le con-
 re étanche
 ut la com-
 argarismes
 un gramme
 tressantes
 Soller aux
 écouvertes
 de l'Orlé-
 a quelques
 déterminer
 vient d'es-
 naissances
 lées, abso-
 illies dans
 uilièrement
 y signale
 es d'arbres
 ir un abon-
 s, donnent
 au fameux
 able de ri-
 mouches
 es toits, de
 les devant
 est, aujour-
 es propaga-
 Les mou-
 s mouches.
 ard, direc-
 ashington
 es mouches
 oide. Les
 le microbes
 la cuisine
 'est pas de
 milliers de
 s mouches.
 de la fièvre
 a fièvre ty-
 qui, après
 ontaminée,
 etc. C'est
 guerre aux

ROBUR QUI REND ROBUSTE GUERIT

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la sante les constitutions les plus épuisées.

Dépôt: Pharmacie C. Beaupré, Montréal

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANEMIE — DÉBILITÉ — GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MAIGREUR — PEU
FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

DR. A BRAULT
Chirurgien-Dentiste
539 rue St-Denis
Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

ASTHME
Traitement au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40 000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.
Dr NORMAN H. H. LEFT, Ecr. greffier de la ville d'Ottawa, dit: "Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, espérant qu'il ne m'affligera plus."
J'ai fait usage de votre traitement conscient d'en sement suivant les instructions.
Dr J. W. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

la gomme
du docteur
Adam guérit
instantanément
le mal de dents
10 cents
en vente partout
DEPOT CHEZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

LES IVROGNES SECRETEMENT

Un paquet du seul remède qui réussit dans les cas d'ivrognerie sera envoyé à qui-conque nous fera parvenir son nom et son adresse

Ce remède peut être mis secrètement dans les aliments ou le café et il fait disparaître rapidement l'habitude de boire

Grâce à cette grande découverte, plus d'une femme, d'une sœur ou d'une fille ont arraché un être aimé au vice de l'ivrognerie chronique.
Ce vice assombrit-il votre existence et rend-il votre intérieur malheureux? Est-ce qu'une des personnes qui vous sont chères est victime de cette terrible habitude? Vous pouvez en secret l'arracher à la tombe qu'il guette et lui assurer une vie honorable, heureuse, ainsi que la santé. Il y a peu d'hommes qui deviennent ivrogne d'eux-mêmes—tous seraient heureux d'être débarrassés de cette affreuse habitude. Le "Golden Specific" guérira le buveur le plus invétéré. Ce merveilleux remède peut être administré par la femme ou la fille dans les mets, le thé, le café ou le lait sans donner lieu au plus léger soupçon. On constate immédiatement ses effets; son effet sera permanent et n'entraînera aucune conséquence nuisible pour le système. Le "Golden Specific" a ramené le bonheur dans plus d'une demeure. Plus d'une fois aussi ce remède bienfaiteur pour le sexe a prévenu la commission d'un crime.



M. et Mme Harry Burnside

Mme Harry Burnside, de Jonesborough, écrit: "Mon mari travaillait la nuit et avait contracté l'habitude de prendre un verre en revenant à la maison. Bientôt ce fut deux verres, puis il lui arriva si fréquemment de rentrer ivre. Il ne fut pas long à perdre son emploi et je dus travailler pour nous faire vivre nous deux et les petits enfants. Plus il buvait, plus il devenait querelleur, et que de fois il m'infligea des ble-sures. De temps à autre il essayait de redevenir à jeun, mais l'habitude était trop forte pour lui et il lui fut très difficile de trouver du travail après avoir perdu son emploi—ce qui le poussa à boire davantage. C'est alors que j'entendis parler du "Golden Specific" et en fis venir un paquet. Ce remède le guérit. Je le mis dans son café et il n'en sut rien que le jour où le résultat fut obtenu. Et il fut alors aussi content que moi. Il reprit son ancien emploi et nous sommes aujourd'hui heureux comme jadis dans notre maisonnette. Je puis difficilement vous exprimer ma reconnaissance et j'espère que vous pourrez faire parvenir votre "Golden Specific" à chaque femme qui souffert comme moi et l'aider à sauver ceux qui lui sont chers de la tombe destinée au buveur."
Envoyez votre nom et votre adresse au Dr J. W. Haines, 1336 Glen Bldg, Cincinnati, O., et il vous enverra sans frais un paquet de "Golden Specific" sous enveloppe simple, avec des indications complètes sur le mode d'emploi, ainsi que des attestations venant de centaines d'hommes et de femmes dont la vie est redevenue heureuse grâce au "Golden Specific." La quantité envoyée du remède dans chaque paquet échantillon suffit à vous montrer comment s'en servir et à vous donner l'occasion de constater par vous-même ses merveilleux effets sur ceux qui sont adonnés à l'intempérance. Ne tardez pas. Vous ne pouvez jamais dire à l'avance ce qui arrivera au buveur. Il peut tuer ou être tué et, dans ce cas, vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir tardé.

Le Printemps de la Vie

PAR
MARCELLE DU LAC

Beau mois de Mai, gentile moi de Mai! comme chante la jeunesse en ce temps de renouveau.

Tout reverdit, tout pousse. Les bourgeons à l'extrémité de chaque branche, à l'interstice de chaque ramure montrent leur ail vert perçant l'armature qui les enfermait, le corselet, le scarabée qui les enfermait.

Tout dans la nature chante l'hymne de la renaissance, entonne le grand air de la résurrection.

Les oiseaux sur les branches font chorus dans la grande mélodie humaine qui célèbre à grand orchestre le retour de la vie, de la sève et de la force.

Comment se fait-il que dans cette sublime harmonie, que dans ce majestueux alleluia, il y ait des notes discordantes, des voix faibles qui ne peuvent se joindre à l'allégo, qui détonnent dans le magique concert.

De même que certaines fleurs restent muettes au grand appel de la création, de même certaines jeunes femmes et jeunes filles ne paraissent pas capables de suivre leurs compagnes dans cette joyeuse farandole printanière.

Vous les voyez épier ardemment les chauds rayons du beau soleil estival, et cependant elles restent glacées, et ces rayons vivifiants ne pénètrent pas leur système qui reste engourdi dans les glaces du détestable hiver.

Tandis que d'autres, pimpantes et gaies, joyeuses et alertes, courent par monts et par vaux, dans leurs jolies toilettes claires, les cheveux au vent, les chapeaux à la prétantaine, le teint allumé et beau; tandis qu'elles se redressent et aspirent à pleins poumons l'air de la vie, d'autres se traînent encore tristement, languoureusement. Elles n'osent pas jeter aux orties les fourrures dont elles s'emmitouffèrent durant l'hiver en cherchant une chaleur bonne et douce qui ne vient pas.

Ah! il n'est pas nécessaire de demander pourquoi et de chercher comment il se produit ainsi des défections au printemps, comment les rangs dénotent des vides, et pourquoi toutes ne prennent pas part au grand festin.

La nature qui est si forte, si puissante; la nature, qui peut tout, ne travaille pas seule.

Avec la nature c'est toujours comme en toute chose le grand principe, "Aide-toi et le ciel t'aidera."

La constitution féminine est si délicate, son organisme est si compliqué, qu'il ne fonctionne qu'à la condition d'être toujours en état parfait, d'avoir une provision constante de ce qui est le combustible par excellence, pour cet incomparable mécanisme, de sang fort, beau, riche et pur.

A toutes les fleurs et à tous les arbustes tardifs, il faut sans retard, sans perdre un instant, infuser à gros bouillons l'élixir de vie, le charbon humain dont l'absence a arrêté toute la machine.

Ce qu'il faut à ces jeunes filles, à ces jeunes femmes qui bougent au printemps, qui restent en arrière dans la danse de mai, qui détonnent dans la cantate joyeuse, c'est prendre un reconfortant, un reconstituant, et il n'en est pas de plus sûr que les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, dont les excellents effets sont attestés par les innombrables témoignages spontanés de personnes qui leur ont dû une vie nouvelle, qui ont été sauvées par ce remède incomparable.

Les Pilules Rouges, prises à cette époque de l'année où tout est mouvement, où la nature agit avec plus de force qu'en aucune autre saison, produisent un effet merveilleux. Les personnes malades, affaissées, faibles, au sortir des longs mois d'hiver, se sentent aussitôt qu'elles prennent les Pilules Rouges, regaillardies, rajeunies. Elles reprennent leurs forces, leur bonne humeur et leurs fraîches couleurs reparassent: elles se sentent prêtes à encourir courageusement les épreuves et les grands combats de l'existence.

Souvent on compte les âges par les printemps parcourus; c'est bien l'indice que le printemps est l'époque décisive et que si on ne l'atteint pas en bonne santé, en bon état corporel, l'avenir sera bien triste.

Chassons loin de nous ces tristes pensées; vivons, réjouissons-nous, fortifions-nous!

Puisons à toutes les sources cette essence de vie qui nous est chère! Au ciel, son soleil: à la nature sa sève, et aux Pilules Rouges ces principes régénérateurs, puissants, ces influences vivifiantes qui font les belles "Reines de Mai."

Jeunes femmes, jeunes filles, ne laissez pas s'écouler le mois de mai sans demander aux Pilules Rouges la force et la santé.

MARCELLE DU LAC.

Théâtre National Français
Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1736
GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 8 JUILLET

TRILBY
PAUL CAZENEUVE dans Svengali

MATINÉE TOUS LES JOURS
Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c.
Loges, 50c et 75c.
Loges, 30c.

Semaine prochaine: **MARIE-JEANNE**

• ABATTEMENT

L'abattement chez les personnes de tout âge, après un exercice, annonce la faiblesse du sang qu'il faut combattre avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

—Sir Wilfrid Laurier a été invité à accompagner le duc et la duchesse de Cornwall dans leur voyage à travers le Canada.

PARC SOHMER

Le nombreux public qui a assisté aux représentations de la semaine dernière ne peut s'empêcher de féliciter la direction pour le programme de première classe qu'on lui a donné. Rien ne lui a été à désirer sous le rapport de la nouveauté et de la variété; aussi les applaudissements et les rappels n'ont pas manqué aux différents artistes qui figuraient au programme. Tout fait prévoir que la fête champêtre, qui sera donnée le 21 août prochain, au bénéfice des musiciens et employés du Parc, aura un grand succès. L'organisation est complète et nous sommes certains qu'il y aura foule.

—J. Pierpont Morgan est à établir une grande banque anglo-américaine, au capital de \$1,000,000,000.

RESSOURCE PRÉCIEUSE

Quelle ressource précieuse que le fameux *Baume Rhumal*; il guérit comme par enchantement les rhumes les plus obstinés.

—Un journal de Rome, la *Patrie* annonce que les étudiants de l'Université de Paris sont à former un bataillon qui s'en ira au Transvaal combattre dans les rangs des Boers.

SUITE D'EXCES DE FATIGUES

A ceux qui sont épuisés par un excès de fatigues, les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* rendent la force, la santé, la vigueur.

—En Chine, ôter son chapeau, pour saluer une personne, est considéré comme une insulte faite à la personne qu'on veut saluer.

LE MAL N'ATTEND PAS

Du refroidissement au rhume, du rhume à la bronchite et à la consommation il n'y a qu'un pas, vite franchi, si l'on n'emploie pas le *Baume Rhumal* en temps.

—On se servait des jambes et des bras artificiels, en Egypte, 700 ans avant Jésus-Christ.

UNANIMITÉ

Si vous rencontrez cinquante mères de familles, elles vous diront toutes que chaque 25c dépensé pour du *Baume Rhumal* leur sauve des piastres.

—Bressi, l'assassin du roi Humbert, s'est suicidé au pénitencier de Santo Stefano.

FAIBLESSE CHEZ LA FEMME

La faiblesse chez la femme disparaît rapidement si elle suit un bon régime avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
 en 2 heures
 sans Coliques ni Nausées
 sans AUCUNE PURGATION
 ni avant
 ni après
 du

VER SOLITAIRE

par les CAPSULES
L. KIRN
 à l'extrait éthéré de
 de FUGÈRE Mâle Pure
 sans Calomel.
 M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
 51, Boulevard Edgar-Quinet
 et dans toutes les bonnes Pharmacies

ELIZABETH OUELLET

Est guérie par les

Pilules de Longue Vie (Bonard)

Après 16 années de souffrance.



MELLE ELIZABETH OUELLET.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,

Pendant 16 années j'ai horriblement souffert de maux de tête, de douleurs atroces dans le dos, et dans les reins; cela occasionnait le manque d'appétit qui, naturellement, amenait la dyspepsie et la faiblesse. Le jour, je pouvais à peine me traîner, et je ne dormais pas pendant la nuit. Ma peau devenait sèche et brûlante, des frissons subits me prenaient après ces accès de fièvre. Mes lèvres étaient toujours sèches, et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, des palpitations de cœur me causaient des énervements qui se changeaient en engourdissements semblables à la paralysie. Non seulement mon cas n'a pu être guéri par les huit médecins qui me traitèrent, mais pas un seul ne le comprenait. Tous m'abandonnèrent. Sur l'entrefaite une de mes amies me fit part de sa guérison par les *Pilules de Longue Vie* (Bonard). Confiant d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos médecins qui m'ordonnèrent de prendre des *Pilules de Longue Vie* (Bonard). Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie.

C'est un plaisir pour moi de vous dire ce qu'a opéré votre remède sur une mourante, et je trouve que c'est aussi un devoir de le recommander à toutes les femmes qui souffrent.

Veuillez me croire votre reconnaissante,

Melle ELIZABETH OUELLET, 89 rue St-François-Xavier.

L'efficacité des **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard) a valu des milliers de Certificats de ce genre.

C'est un fait reconnu qu'un grand nombre de médecins ont tellement confiance aux **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard) qu'ils les prescrivent à leurs patients quand ils ont des cas désespérés.


Envoyez votre adresse et les détails de votre maladie. C'est tout ce qu'il faut pour vous assurer gratis une boîte de **PILULES DE LONGUE VIE** (Bonard).

Toutes les correspondances sont lues par des médecins expérimentés et discrets, qui répondent eux-mêmes aux patients.

Vous, Mesdames, qui lisez ces lignes, et qui êtes bien portantes, n'avez-vous pas une parente ou une amie qui ne jouit pas de ce bonheur? Alors, pourquoi ne pas faire acte d'humanité et d'amitié pour elles. Faites-leur part de ce que dit Mademoiselle Ouellet de sa guérison. Si vos amis sont trop faibles, ou si elles ont déjà eu des déceptions dans l'essai d'autres remèdes, faites acte de dévouement, écrivez-nous pour elles, en donnant tous les détails.

Nous sommes si certains que ces PILULES sont infaillibles pour guérir les personnes qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et de Debilité générale, que pour les convaincre nous leur enverrons GRATIS une Boîte-Echantillon sur réception d'un timbre de 2 cents et du Coupon ci-joint.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boîtes .. DE .. PILULES DE LONGUE VIE (BONARD) GRATIS.</p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des <i>Pilules de Longue Vie</i> (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>.....</p> <p>Nom et Adresse</p> <p style="text-align: right;"> No. 18</p>
--	---

La Revue Mame Charmante publication illustrée paraissant tous les mois et éditée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement: un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

DUPUIS & LUSSIER
 AVOCATS
 Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
 INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
 17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS | **Etes-vous Grevé?**

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadioux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

GEN DREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parus en librairie : En Anarchie, par C. Pert, 90c ; De l'ignorance à l'Amour, par Junka, 90c ; Le Sang Français, par Jules Claretie, 9c ; Le Champion de Cythère, par J. Rameau, 90c ; A Côté de l'Amour, par Paul Acker, 90c ; Le fruit défendu. La Revanche de Rose-Manon, par Jules Mary, 90c ; et un grand choix de volumes à 5c, 10c, 15c et 25c.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
REPUBLICAN
PARIS 1900
INTERNATIONAL
PARIS 1900

LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 343

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.


INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
112, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

1882



LA FEMME DU XXME SIECLE

—Onésime, tu dorlotes trop cette petite, laisse-la donc courir un peu. Que diantre ! ça n'est pas un garçon.

RIPANS

Un menu appétissant

Nous porte souvent à manquer de prudence. On en paie doublement la chandelle. Vient d'abord l'indigestion, qui rend sa victime si misérable. La moitié du plaisir du dîner se perd de cette façon. Il y a des gens qui se sentent si mal, après un copieux dîner, qu'ils jurent qu'ils ne mangeront pas de sitôt avec une telle voracité. Mais dès que l'occasion se présente, ils sont, d'ordinaire disposés à courir de nouveau le risque. Ceux qui ont passé par là, mais qui ont appris la valeur des Ripans Tabules, soutiennent que c'est un spécifique souverain contre toutes tendances à la dyspepsie, et le beau de l'affaire c'est que ce spécifique met en mesure ceux qui l'emploient de ne se priver aucunement des plaisirs de la table. On peut avoir dans toutes les pharmacies, pour cinq cents, une boîte de dix Tabules. Il est utile d'en porter sur soi.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne furent pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Allez-vous Gamper ?

Si oui, nous pouvons vous fournir tous les meubles dont vous avez besoin, et ce à des prix raisonnables.

Commandes par la poste exécutées ...

Tabourets de Camp en Duek qui se replient . . . 30c
Chaises de Camp en Duek qui se replient 45c
Lits de Camp en Duek qui se replient \$1.50

Garantis résister aux chocs les plus violents.

Renaud, King & Patterson,
652 Craig.

Pourvoeurs d'Articles de Menage | Pourvoeurs d'Articles de Camp

Flacon : 15 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe Hales, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 25 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er Aôcembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Cette existence large, mais point bruyante, déplaisait à Mme Valentine Bressolles (née Dharville), qui depuis plusieurs années, vivait en parfait désaccord avec son mari et l'accusait tout haut d'être un ourg.

Valentine ne pouvant, à son vif regret, donner chez elle des fêtes à *grand tra la la*, s'en dédommageait de son mieux en allant beaucoup dans le monde où son mari se gardait bien de la suivre.

Ludovic Bressolles, après avoir entrepris vainement de lutter contre ses goûts ultramondains, lui laissait au dehors une liberté d'action complète.

Cependant un beau jour, un incident se produisit qui lui fit envisager les choses à un point de vue tout différent.

Cet incident fut la sortie de pension de sa fille Marie.

Ce jour-là il se dit, avec le gros bon sens dont il était amplement pourvu, que la conduite un peu fantaisiste de la mère pouvait faire du tort à l'enfant, et il résolut de communiquer à Mme Bressolles ses réflexions à ce sujet.

Cette résolution était bien arrêtée dans son esprit, et néanmoins il éprouvait une telle répugnance à effleurer certains détails, qu'il n'avait point encore abordé le difficile entretien depuis trois mois, c'est-à-dire depuis que Marie avait quitté le pensionnat de Mme Dubief.

Il n'était pas timide, cependant, mais il prévoyait une de ces scènes violentes que savent si bien faire les femmes qui se sentent dans leur tort, avec accompagnement de larmes, de sanglots, de crises nerveuses.

Or, nous le répétons, Ludovic Bressolles aimait le calme par-dessus tout, et il avait pour cela des raisons de l'ordre le plus sérieux, car il suffisait d'une perturbation dans la vie tranquille qu'il s'était arrangée pour troubler sa santé d'une façon grave et même inquiétante. Certaines gens, jugeant sur l'apparence, déliaient à Ludovic Bressolles un brevet d'égoïsme. Ils se trompaient.

L'ex-architecte était un homme qui, ayant souffert beaucoup, essayait de ne plus souffrir.

Toujours malheureux dans son intérieur, il aurait regretté avec une indicible amertume d'avoir enchaîné sa vie à une femme indigne de lui, si sa fille qu'il adorait ne lui eût fait oublier la mère.

Ce fut Valentine elle-même qui provoqua l'entretien devant lequel il reculait toujours.

Mme Bressolles avait quarante ans sonnés, mais il aurait été impossible de lui en donner plus de trente.

C'était une très jolie femme, plutôt grande que petite, à la taille fine et souple, aux cheveux châtain doré d'une nuance chaude et d'une abondance extraordinaire, aux traits fins, à la physionomie mobile, aux grands yeux tour à tour rêveurs et provocants.

Ses lèvres, un peu épaisses et d'un rouge de cerises mûres, s'ouvraient sur de petites dents bien rangées, d'une blancheur éblouissante.

Des mains patriciennes et charmantes s'attachaient à des bras superbes. Les pieds étaient de pures merveilles à mettre sur une étagère avec des bibelots précieux.

Au moral, Valentine offrait un assemblage rare des plus mauvaises qualités et des pires instincts.

Orgueilleuse, envieuse, pétrie de vanité, éprise du luxe, amoureuse du plaisir, elle était aussi incapable

d'une réflexion sensée que d'un mouvement et d'une affection vraie.

Après la mort de son premier mari, elle avait épousé Ludovic Bressolles parce qu'elle le savait sur le chemin de la fortune et qu'elle rêvait avec lui un avenir selon ses goûts.

La désillusion ne se fit point attendre.

Valentine comprit au bout de quelques mois que jamais le hasard n'avait accouplé natures plus dissemblables et plus antipathiques l'une à l'autre que celle de son nouveau mari et la sienne.

Elle en prit immédiatement son parti, chercha le plaisir en dehors de chez elle.

La naissance de sa fille, au lieu d'être une joie fut un chagrin.

Elle se dit que cette enfant en grandissant lui imposerait des devoirs dont son mari ne lui permettrait point de s'affranchir, et d'avance elle recula, pleine d'épouvante, devant l'accomplissement de ces devoirs.

Lorsque Marie sortit du pensionnat, elle n'éprouva pour elle qu'une froideur qui ressemblait beaucoup à de la répulsion.

Cette enfant de dix huit ans, belle, charmante, éblouissante de fraîcheur, lui paraissait la vieillir horriblement, et devenir par sa présence seule un obstacle aux excentricités de sa vie.

— Il faut obvier à cela le plus vite possible... se dit-elle. Mais comment ? Je ne vois qu'un moyen, marier ma fille sans retard... Seulement, pour le mariage il faut un mari... Pour trouver un mari il faut se montrer... Qu'on voie Marie, c'est l'essentiel... Elle n'est que trop jolie, elle sera riche, et les épouseurs ne se feront guère attendre... La montrer c'est facile à dire... Je ne la conduirai certes pas dans le monde, où elle m'éclipserait et où mes courtisans m'abandonneraient pour devenir les siens. Donc il importe que monsieur mon mari dépouille momentanément sa peau d'ours et se décide à ouvrir sa maison. Il n'a jamais voulu le faire pour moi, mais il y consentira pour sa fille... Je le forcerai bien d'ailleurs à s'y résigner...

Une fois cette résolution prise, Valentine l'exécuta sur-le-champ.

— Monsieur est-il dans son cabinet ? demanda-t-elle au valet de chambre de son mari.

— Monsieur y était, il y a une demi-heure, répondit le domestique, et je ne crois pas que, depuis lors, il soit sorti...

Ludovic, quoique n'exerçant plus la profession d'architecte, avait conservé l'amour de cette profession. Il consacrait chaque jour quelques heures à dessiner des plans d'hôtels, des plans de palais, des plans de théâtres, qui ne devaient jamais exister que sur le papier.

Les tentures de son cabinet de travail disparaissaient sous les lavis et les aquarelles de sa composition représentant des monuments de toute nature, exécutés d'ailleurs avec un talent véritable.

Au moment où Valentine Bressolles, ouvrit la porte de ce cabinet, dont elle franchissait rarement le seuil, et pour cause, Marie était auprès de son père.

LVIII.

— Mère, s'écria la jeune fille, en courant à Valentine

et l'embrassant, que c'est gentil à toi de venir nous rejoindre ! Y a-t-il longtemps que tu es rentrée ?

— Une demi-heure à peine, répondit Mme Bressolles en rendant avec une froideur manifeste le baiser que venait de lui donner Marie.

— Tu viens causer avec nous ?

— Avec ton père, oui, mon enfant.

— De choses sérieuses ? fit Marie avec une petite moue.

— Oui.

— D'affaires peut-être ?

— Précisément.

— Ce qui signifie que je ne dois point assister à l'entretien... Eh bien ! je vous laisse ensemble, puisqu'il le faut... puisque je suis de trop entre vous...

La jeune fille embrassa son père en reprenant :

— Je vais dans la bibliothèque... Quand votre conversation d'affaires sera terminée, je reviendrai... tâchez qu'elle ne soit pas trop longue.

Marie aimait-elle sa mère ?

Certes nous ne devons pas répondre négativement à cette question.

L'enfant avait un cœur trop bon, un esprit trop haut placé, pour éprouver à l'endroit de Valentine un sentiment de répulsion ; mais elle ne se dissimulait point qu'un abîme existait entre la tendresse immense que lui inspirait son père, et l'affection toute de devoir qu'elle éprouvait pour sa mère ?

Par le premier elle se savait adorée.

Par la seconde elle ne se sentait pas chérie.

Intérieurement elle souffrait de cette indifférence, mais elle cachait sa souffrance en elle-même avec une sorte de pudeur.

Elle sortit en jetant à M. Bressolles un regard qui pouvait se traduire ainsi :

— Finis-en vite avec les choses sérieuses, afin que je puisse venir te rejoindre.

L'ex-architecte fit un signe de tête en souriant.

La porte s'était refermée derrière la jeune fille.

Le mari et la femme restèrent ensemble.

Valentine visitait rarement son mari, dont l'appartement se trouvait fort loin du sien.

Ludovic fut donc quelque peu surprise de son apparition.

— Que peut-elle me vouloir ? se demanda-t-il. Quoi qu'il en soit, elle vient d'elle-même m'offrir l'entretien devant lequel j'avais depuis trois mois la faiblesse de reculer... Je profiterai de l'occasion.

— Vous êtes étonné sans doute, mon ami, commença Valentine, de me voir, moi si frivole d'habitude, réclamer de vous une conversation sérieuse ?

— Étonné, répéta Ludovic. Pourquoi le serais-je ? Je me contente d'être enchanté, car moi aussi je désirais vous parler sérieusement. De quoi s'agit-il ?

— De notre fille.

— Merveilleuse sympathie !... c'est justement à propos de Marie que je désirais causer avec vous.

— Voulez-vous me permettre d'exprimer la première mes idées ?

— Je vous le permets et je vous en prie, répondit M. Bressolles, se félicitant *in petto* de n'avoir qu'à répondre au lieu d'entamer une explication qu'il prévoyait orageuse. Allez... Je vous écoute.

— Marie a dix-huit ans...

— Depuis deux mois...

— C'est une bonne petite fille...

— Dites qu'elle est accomplie sous tous les rapports !... s'écria Ludovic avec feu. Son âme est aussi belle que son cœur est exquis et que son visage est charmant !...

Valentine eut un rire sec et nerveux.

A coup sûr un tel éloge ne l'enthousiasmait nullement.

D'un ton presque ironique elle répliqua :

— C'est une merveille, j'en conviendrai tant qu'il vous plaira... Mais la voilà sortie de pension...

— Où elle n'avait plus rien à apprendre... acheva Ludovic. Son instruction est complète et Mme Dubief la considérait comme une de ses meilleures élèves... Il ne reste plus qu'à s'occuper maintenant que de ce que j'appellerai son *éducation domestique*, et c'est à vous qu'il appartient de vous charger de ce soin... Mais vous ai-

mez peu la vie d'intérieur et cela vous semblera peut-être pénible...

—Je connais mes devoirs et je m'en acquitterai en bonne mère... répondit Valentine d'un ton glacial. Oui je m'en acquitterai, malgré mon éloignement pour cette vie d'intérieur que vous n'avez pas su me rendre douce...

L'orage pouvait naître sur ces derniers mots.

Ludovic ne le voulut pas.

—Continuez... murmura-t-il.

—Que comptez-vous faire de Marie, maintenant ? demanda Valentine.

—Ma chère amie, dit M. Bressolles en souriant, vous avez réclamé la parole tout à l'heure pour vous expliquer à ce sujet... Donc la priorité vous appartient... Je vous la laisse... Exprimez vos idées d'abord... j'exprimerai les miennes ensuite...

—Soit... Mes idées sont les plus simples du monde, et je serais surprise si vous ne les partagiez point... Marie a dix-huit ans... Elle est intelligente, instruite, bien douée sur tous les rapports. Cette charmante enfant doit devenir une femme accomplie... je pense qu'il faut la marier.

—Si jeune ! !

—Dix-huit ans, c'est l'âge habituel, et rarement les filles bien dotées se marient plus tard.

—Je n'ai pas du tout la prétention d'imposer à notre enfant un homme qui me semblerait indigne d'elle et qui ne lui plairait point... Je me réserve de guider son choix, mais je veux qu'elle choisisse elle-même... dit Ludovic.

—A ce sujet, je pense comme vous... répliqua Mme Bressolles.

—Eh bien ?

—Eh bien ! qui dit choix dit comparaison.

—Sans doute...

—Et, continua Valentine, vous ne supposez pas, j'imagine, que notre fille sera tentée de choisir parmi les deux douzaines d'amis, presque tous d'un âge plus que mûr, que vous recevez.

—A quoi voulez-vous en venir ?

—Il me semble que vous devriez le deviner...

—Songeriez-vous par hasard à me demander l'autorisation de conduire Marie dans le milieu où je vous laisse aller seule ? demanda M. Bressolles d'un ton sec.

—J'y songe d'autant moins que je tiens à ce que la présentation de Marie soit faite non par moi, mais par vous... C'est le rôle du père de présenter sa fille...

—Vous savez que je n'aime pas sortir...

—Je sais cela, mais je sais aussi ce que nous devons à notre enfant. Si instruite, si bien élevée que soit Marie, il lui manque l'habitude du monde dans lequel sa naissance, son éducation, sa fortune, l'appellent à vivre... Marie doit devenir une femme du monde... A nous de lui en fournir les moyens. Ai-je raison ?

—Oui et non... répondit Bressolles, avec une nuance d'hésitation, car en somme le raisonnement de Valentine ne manquait point de logique. Certes, vous avez raison à un point de vue qui n'est pas le mien. Vous seriez dans le vrai si j'ambitionnais pour Marie une très brillante union... un grand seigneur ou un homme célèbre ; mais j'ai été toute ma vie un bon bourgeois sans prétention, me contentant de travailler et d'administrer ma fortune... Je crois que votre fille sera parfaitement heureuse en restant une bonne bourgeoise. Or, les honnêtes gens que vous appelez si dédaigneusement mes deux douzaines d'amis ont des fils, et parmi ces jeunes gens nous avons toutes les chances possibles de rencontrer un excellent mari.

—Soit, mais encore faut-il que notre enfant les voie, ces jeunes gens... Nous ne pouvons la mener de porte en porte en disant : —Voilà ma fille que je veux marier. —Si elle vous plaît mettez-vous sur les rangs et faites votre demande.

Pour si exagérée qu'elle fût, l'image ne manquait point de justesse.

Ludovic Bressolles le sentit bien et se mordit les lèvres.

Que répondre de concluant ?

Il n'avait nullement prévu que l'adroite Valentine amènerait la conversation sur ce terrain.

—Comment s'y prendre ?... murmura-t-il, parlant à lui-même plutôt qu'à sa femme.

Celle-ci répondit vivement :

—Mettre de côté, pour l'amour de votre fille, vos manies casanières... c'est bien facile.

—Aller dans le monde ! ! s'écria M. Bressolles.

—Recevoir du monde, surtout.

—Ce serait bouleverser mon existence ! ! Y pensez-vous, ma chère ?

—Certes, j'y pense... Il s'agit de Marie... Et d'ailleurs vous n'êtes pas d'âge à vous isoler ainsi... Cuvez votre maison...

—Aux gens qui vous plaisent ?... à vos amis ?...

—Je ne vous parle pas de mes amis, je vous parle des vôtres... des gens de votre choix, et de leurs fils... Cela dérangera vos habitudes, je le sais bien, mais agir autrement serait de l'égoïsme... Pourriez-vous hésiter à faire un sacrifice dans l'intérêt de notre fille ?

—Il faudrait tout bouleverser dans l'hôtel... augmenter notre train de maison... nous mettre sur un pied d'étiquette auquel je n'entends rien...

—Je vous aiderai de mes conseils... L'hiver est à peine commencé... En huit ou dix jours je me charge de mener à bien les modifications nécessaires... Il vous restera plus de deux mois pour recevoir.

—Cela coûtera les yeux de la tête ! balbutia Ludovic, douloureusement.

Valentine haussa les épaules.

—Il serait honteux de faire intervenir ici la question d'argent !... répliqua-t-elle. Vous êtes riche et vous ne dépensez pas vos revenus !...

—Vous savez bien que si j'économise c'est afin d'augmenter la dot de notre fille.

—A quoi lui servira cette dot si vous ne faites rien pour la marier ?

On frappa doucement à la porte du cabinet, cette porte s'entr'ouvrit et Marie passa dans l'entre-bâillement sa jolie tête souriante et mutine.

—Les affaires sérieuses sont-elles terminées ? demanda-t-elle.

—Non, mignonne... répondit M. Bressolles.

—Alors, il faut retourner à la bibliothèque ?

—Entre, au contraire... Nous sommes divisés sur un point, ta mère et moi, et comme la chose te regarde c'est toi qui va nous mettre d'accord...

LIX

—Ah ! s'écria Marie en franchissant le seuil. Je ne demande pas mieux !... Si je pouvais vous mettre d'accord, quel bonheur !

—Tu le pourras du moins cette fois... interrompit l'ex-architecte... Il ne s'agit que de répondre d'une façon très franche à la question que je vais t'adresser.

—Une question ? répéta la jeune fille.

—Oui, celle-ci : Te plairait-il d'aller dans le monde et de nous voir donner ici des soirées, des bals ?

—S'il te plaisait de recevoir tu n'as pas besoin de mon avis pour cela... répondit Marie ; tout ce que tu ferais serait bien fait.

—Ceci est éluder la question et non la résoudre... Ne t'occupe pas de moi, mais de toi... reprit Ludovic Bressolles... Désirerais-tu que chaque semaine il y eût chez nous soit un concert, soit une sauterie au piano ? Te serait-il agréable de nous voir accepter des invitations ?

—Tu m'as demandé la franchise ? fit la jeune fille en souriant.

—Et je te la demande encore.

—Eh bien ! oui, tout cela me serait agréable... Je ne suis point du tout sauvage et j'aimerais le monde...

—Bref, la vie mouvementée et bruyante a de l'attrait pour toi ?

—Oui, papa.

—Et qui inviterions-nous ?

—Je n'en sais rien... Cela regarderait ma mère et toi...

—Quoi ! tu n'as pas un invité à me proposer ?...

—Si... dit vivement la jeune fille, j'en ai un... Le peintre qui va faire mon portrait... Le recevriez-vous ?

—Mais, certes ! répliqua Ludovic Bressolles. Il est charmant et il est célèbre, ce qui constitue un double titre à une invitation.

En parlant de Gabriel Servet, Marie avait un but, et marchait vers ce but avec ce que nous pourrions appeler la rouerie d'une ingénue.

Ce n'est point au maître qu'elle pensait, mais à l'élève qu'elle n'osait nommer.

Elle se souvenait d'Albert de Gibray, qui pour la première fois avait fait battre son cœur et vaguement elle espérait qu'à la suite de Gabriel il pourrait avoir son entrée dans la maison.

—Du reste, reprit Valentine, je dresserai une liste que je soumettrai à ton père et, maintenant qu'il devient raisonnable, je suis sûr que nous nous entendons très bien.

—J'en suis sûre aussi ! s'écria Marie, en battant des mains, et c'est vraiment une charmante idée que vous avez eue là tous les deux... Père, il faut que je t'embrasse...

Ludovic Bressolles reçut le baiser filial d'un air soucieux. Il songeait que Marie, prise pour arbitre entre lui et Valentine, et donnant raison à cette dernière, venait de bouleverser d'un mot sa vie qu'après tant de luttes il était parvenu à rendre si calme.

Sa fille ayant parlé, il ne lui restait qu'à se soumettre.

Il poussa un gros soupir et prit son parti.

—Eh bien ! dit-il d'un ton qu'il essayait de rendre gai, mais qui n'en restait pas moins un peu mélancolique, eh bien ! puisque l'idée est bonne, nous la réaliserons sans retard... Dès demain je ferai commencer ici quelques travaux indispensables au point de vue des réceptions futures.

—Il faudra mettre des lustres partout ! s'écria Valentine qui, voyant son procès gagné, rayonnait de joie.

—On mettra des lustres... murmura l'ex-architecte avec résignation, et j'irai me commander un habit neuf.

—Moi, je m'occuperai des toilettes de Marie... ajouta Mme Bressolles.

Le valet de chambre entra dans la pièce où le précédent entretien venait d'avoir lieu.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda Ludovic.

—Monsieur, c'est une lettre adressée à monsieur par M. Gabriel Servet, de la rue Vavin... Cette lettre a été apportée par une jeune fille... La jeune fille est là ?... Elle désirerait beaucoup voir monsieur ainsi que mademoiselle.

—A-t-elle dit son nom ?

—Oui, monsieur... Elle s'appelle Simone.

—Simone !... répéta Marie. Papa, c'est notre protégée... Mère, c'est la jeune fille dont je t'ai parlé... cette pauvre enfant si douce, si travailleuse, si résignée, qui vient d'être très malade et que nous avons recommandée pour un emploi de lingère à Mme Dubief...

—Une ouvrière ! fit Valentine d'un ton dédaigneux. Vous vous êtes intéressés à elle... Elle vient quémander à domicile quelques secours. Je suppose que vous n'allez pas la recevoir ici !

—Nous la recevrons certainement, répliqua Ludovic, et je vous assure que, quoique d'humble condition, et travaillant pour vivre, c'est une charmante enfant qui ne serait déplacée nulle part.

Puis s'adressant au valet de chambre, il ajouta :

—Amenez cette jeune fille.

Le domestique sortit.

Ludovic tenait à la main la lettre apportée par Simone.

—Vois donc ce que t'écrit M. Servet, dit Marie il t'indique sans doute le jour où je pourrai poser.

L'ex-architecte déchira l'enveloppe.

—En effet... répliqua-t-il après avoir lu. A demain la première séance.

—Quel bonheur ! s'écria joyeusement Marie.

Notre franchise de narrateur nous oblige à convenir que la pensée de revoir Albert de Gibray dans l'atelier de la rue Vavin causait les neuf dixièmes de cette joie.

—Alors, demanda Valentine, ce M. Servet a du talent ?...

—Beaucoup, et sa réputation déjà brillante grandit chaque jour...

—Exposera-t-il le portrait de Marie ?

—Il n'en a point parlé, mais je ne le désire pas, et cela me semble au moins inutile...

—Inutile ! répéta Valentine avec aigreur. Voilà bien votre façon ridicule de juger les choses ! ! ! Je suis d'un avis diamétralement opposé à votre... Si ce portrait est réussi... si c'est une belle œuvre... enfin, s'il peut nous faire honneur, je tiens à ce que M. Servet l'expose et à ce que notre nom figure au livret...

—Nous discuterons cela plus tard... répliqua Ludovic, en haussant les épaules.

Le valet de chambre venait de réparaître, apportant une lampe qu'il posa sur un meuble, et précédant Simone.

La jeune fille entra, très émue, et salua timidement. Marie courut à elle en s'écriant :

—Ah ! Mlle Simone, que c'est gentil à vous d'avoir voulu nous apporter vous-même cette lettre, et combien je vous remercie...

—J'ai tenu à m'en charger, mademoiselle... répondit l'ouvrière. Elle me fournissait un prétexte pour me présenter à l'hôtel de monsieur votre père... Je n'aurais pas osé sans cela.

—Vous auriez eu bien tort, mon enfant, car nous sommes enchantés de vous voir...—répondit l'ex-architecte. —Vous venez sans doute nous parler de Mme Dubief ?

—Oui, monsieur...

—Vous a-t-elle écrit ?

—Elle m'a écrit hier, oui, monsieur...—Aujourd'hui elle a bien voulu me recevoir, et je viens vous témoigner toute ma gratitude pour votre généreuse protection...

—Etes-vous acceptée...—demanda Marie.

—Oui, mademoiselle.

—Ah ! que j'en suis heureuse !—Quand devez-vous entrer en fonctions ?

—Dès demain matin... et, comme je serai quelque temps sans sortir, j'ai voulu, avant la fin d'une journée qui comptera dans ma vie, venir vous remercier de toute mon âme d'un bonheur que je vous dois.

Valentine assistait à l'entrevue.

Indifférente et froide, ou plutôt hostile, elle regardait la jeune fille avec un visible dédain.

Tandis qu'elle l'entendait parler, un sourire moqueur crispait sa lèvre.

Elle ne s'expliquait pas que son mari et sa fille eussent le mauvais goût de s'intéresser à cette enfant qu'amaigrissaient le travail et la souffrance.

Les touchantes paroles prononcées par Simone ne lui causaient aucune émotion.

—Comédie, que tout cela ! pensait-elle. De belles phrases apprises pour piper des dupes, et pas autre chose !

Ludovic Bressolles, lui, éprouvait, ainsi que Marie, un attendrissement réel, et sa protégée lui paraissait de plus en plus sympathique.

—Vous avez bien fait de venir aujourd'hui, mon enfant, dit-il. Soyez certaine que nous vous en savons un gré infini. Chaque fois qu'il vous sera possible de nous donner un instant, nous serons heureux de vous recevoir.

—J'espère bien que vous n'en doutez pas ? ajouta Marie.

—Vous êtes orpheline, je crois, petite, dit Valentine tout à coup.

Simone tressaillit et devint un peu rouge en entendant la question de cette dame qui, jusqu'à ce moment, l'avait regardée d'une façon presque méprisante.

—Orpheline, oui, madame, murmura-t-elle ; du moins je le crois. Mes parents n'ayant pas daigné me reconnaître, je ne sais s'ils existent...

—En vérité !—fit Mme Bressolles.

—Que vous importe cela ?...—demanda l'ex-architecte, pour rompre un entretien pénible.

—Laissez donc...—dit Valentine,—je cause avec mademoiselle...

Puis elle reprit :

—Quel âge avez-vous ?

—Vingt-deux ans, je crois.

—Etes-vous née à Paris ?

—Je l'ignore...

—Où avez-vous été élevée ?

—En province...

—Par qui ?

—Par une nourrice à laquelle on m'avait confiée.

—Vos parents, sans doute ?

—Un homme qui vint frapper, la nuit, à la porte d'une paysanne, ma nourrice, à qui il me laissa...

LX

En entendant les dernières paroles de la protégée de Marie, Mme Bressolles avait involontairement froncé les sourcils.

Mais il ne lui fallut que la vingtième partie d'une seconde pour dissimuler son agitation intérieure, et elle demanda :

—Vous n'avez jamais revu cet homme ?

—Jamais, madame.

—Mais du moins il apprit à cette paysanne comme il fallait vous appeler ? Il lui laissa la somme nécessaire pour l'indemniser de ses soins ?

—Il laissa une somme dont j'ignore le chiffre, oui, madame, et il s'engagea à envoyer de l'argent à des époques fixes, du moins la paysanne me l'a dit.

—Sans doute, il tint cette promesse ?

—Pendant quelques années, oui, madame, puis l'argent, paraît-il, cessa d'arriver. Quant à mon nom, l'homme avait dit à ma nourrice de m'appeler Simone tout court.

Valentine aurait voulu questionner encore, mais elle ne le pouvait en présence de son mari.

Le court récit de Simone venait de réveiller en elle un souvenir endormi depuis vingt-deux ans.

Certes, elle n'admettait point la possibilité que cette jeune fille fût l'enfant de son premier mariage, l'enfant enlevée par son frère Armand Dharville vingt-deux années auparavant et dont elle n'avait jamais entendu parler depuis lors, mais l'identité de situation entre Simone et sa propre fille piquait sa curiosité.

Tout cela est fort intéressant, fit-elle, cela ressemble à un roman. Peut-être un jour retrouverez-vous votre famille, quoique cela me paraisse peu vraisemblable... En attendant, mademoiselle, je vous engage à vous bien conduire, afin que mon mari et ma fille n'aient point à se repentir de s'être occupés de vous... On accorde trop souvent sa protection à des gens qui ne le méritent aucunement... tâchez qu'il n'en soit point ainsi...

Simone devint pourpre.

Ses yeux se remplirent de larmes.

Les paroles de Valentine, et surtout le ton avec lequel elles avaient été prononcées, produisaient sur la pauvre enfant l'impression la plus pénible. Ludovic Bressolles s'aperçut de cette impression et voulut l'atténuer.

—Mlle Simone est une honnête fille et l'a prouvé ! !

—dit-il—Avec elle il n'y a rien à craindre...—Sa conduite sera dans l'avenir ce qu'elle a été dans le passé...

—Adieu, mon enfant, merci de votre visite, et n'oubliez pas que nous serons heureux de vous voir le plus souvent possible...

Simone, encore troublée, balbutia quelques paroles de gratitude et sortit accompagnée de Marie, qui voulut la reconduire jusqu'au vestibule.

—Pourquoi vous être montrée si dure avec cette jeune fille ?—demanda Ludovic à Valentine.

—Est-ce être dure que de dire la vérité ?

—Oh ! la vérité...

—Sans doute...—Votre protégée me fait l'effet d'être une adroite intrigante, et vous êtes la dupe de ses grands airs de vertu...

—Pourquoi toujours soupçonner le mal ?

—Parce que je suis moins naïve que vous.

—Peut-être aussi parce que vous ne croyez pas au bien...—murmura l'ex-architecte avec amertume.—Je viens de céder à vos désirs...

—Non pas aux miens...—interrompt Valentine,—à ceux de Marie...

—Soit...—Enfin, j'ai cédé...—Je vais changer de manière de vivre, et voir un monde qui ne m'inspire ni sympathie, ni estime...—Je me résigne, puisqu'il paraît que c'est indispensable pour marier ma fille...—Donc, adieu ma tranquillité !... Nous recevrons ici... Nous irons chez les autres...

Vous allez maintenant vous occuper des travaux nécessités dans l'hôtel par vos futures réceptions ?

—Dès demain, je vous le promets, et tout sera prêt dans peu de jours.

Mme Bressolles se retira triomphante.

Elle avait atteint son but :—se débarrasser de sa fille, à bref délai, par un mariage.

LXI

Maurice avait reçu un billet du petit baron Pascal de Landilly.

Ce billet, très laconique, l'invitait à dîner chez Brébant pour le soir même, sans lui dire en l'honneur de qui avait lieu le dîner et quels en seraient les convives.

A huit heures moins un quart, le jeune homme monta dans une voiture de remise et donna l'ordre de le conduire chez Brébant.

Une douzaine de personnes se trouvaient déjà réunies dans le petit salon attendant à la salle où l'arrestation du jeune Russe avait eu lieu le soir précédent.

Le comte Yvan, qu'il croyait dans une cellule de Mazas ou de la Conciergerie, était là, debout, tournant le dos à la cheminée et racontant la méprise dont il avait été victime.

Maurice prêta à ce récit une oreille attentive et, tout en écoutant, se disait qu'il n'avait point fait fausse route dans ses suppositions.

La police se trouvait dépitée aussi complètement qu'on le puisse être.

Elle voulait à toute force que l'assassin eût des cheveux et des favoris blonds.

Donc, aucun soupçon ne pouvait l'atteindre.

Le dîner fut gai et se prolongea jusqu'après minuit.

On ne joua point et l'on se sépara à une heure du matin.

Le lendemain (ainsi que cela avait été convenu la veille), Marie se rendit à dix heures du matin rue de Suresnes.

Verdier s'y trouvait déjà.

Il venait de recevoir une lettre de Londres, en réponse à la sienne sur le cas de Maurice, et il l'avait communiquée à Lartigues.

Michel Brémont rendait pleine justice à la prodigieuse habileté du jeune scélérat, ce qui ne l'empêchait point de déplorer son admission dans la mystérieuse société dont Maurice avait surpris l'existence.

Il conseillait néanmoins de l'accepter, puisqu'il semblait presque impossible de faire autrement, mais de le mettre en avant en toute occasion, de le surveiller de très près et de le supprimer sans miséricorde à la moindre velléité de révolte contre les règles de l'association.

Il recommandait ensuite de conduire avec la plus grande promptitude l'affaire de l'héritage Dharville ; les deux héritières devant avoir disparu, dans un très bref délai afin qu'il fût possible aux CINQ de se partager les millions.

—Eh bien ?... demanda Maurice en entrant. La lettre que vous attendiez d'Angleterre est-elle arrivée ?

—Oui.

—M'est-elle favorable ?...

—Après la manière dont j'avais écrit à votre sujet, elle ne pouvait être défavorable. Vous êtes admis... A partir d'aujourd'hui vous aurez votre part des charges et des bénéfices de la communauté... Voilà qui est entendu... Occupons-nous de l'affaire Dharville... Michel Brémont nous enjoint de la mener très vivement... Avez-vous fait relever l'acte de naissance de Simone ?

—Demain il me sera remis dûment légalisé.
—Alors aussitôt après, vous partirez pour Vic-sur-Braisnes...

—Très bien, mais il me semble très dangereux de produire là-bas l'acte de naissance de l'enfant... Le nom de famille pourrait un jour donner l'éveil à ces gens-là, si l'histoire de l'héritage s'ébruite...

—Aussi n'en ferez-vous usage que contraint et forcé...

—Comment l'entendez-vous ?...

—Si par exemple la nourrice contestait l'existence de l'enfant et prétendait ne l'avoir jamais reçu... la pièce authentique vous permettrait de parler haut... Enfin, agissez votre prudence...

—Cela, je vous le promets...

—Vous avez écrit le nom de la nourrice ?

—Claudine Charvet, oui... Seulement il est un cas qu'il faut prévoir...

—Lequel ?

—Cette femme peut être morte...

—Sans doute, mais elle aurait laissé dans le pays des parents, ou au moins des voisins qui vous renseigneraient... Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la jeune fille elle-même fût restée à Vic-sur-Braisnes.

—Qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas, je me charge de la découvrir... Devrai-je correspondre avec vous ?

—Non... non... pas de lettres... Une lettre s'égare et vous met dans l'embarras jusqu'au cou ! Notre voyage sera, selon toute apparence, de très courte durée... Nous attendrons votre retour pour avoir des nouvelles.

—C'est convenu.

Lartigues intervint.

—Si la jeune fille n'était plus à Vic-sur-Braisnes, dit-il, et si vous aviez de sérieuses raisons de supposer qu'elle se trouve dans les environs, il faudrait continuer immédiatement vos recherches...

—Je n'aurais pas manqué de le faire... répliqua Maurice.

—Dans ce cas, mais dans ce cas seulement, vous écrirez, afin que nous ne soyons pas inquiets de votre retard...

—A qui adresserais-je ma lettre ?

—Au capitaine Van Broecke, rue de Suresnes, et vous aurez soin qu'il ne se trouve point dans votre épître un seul mot compromettant...

—D'ailleurs, et pour plus de sûreté, je me servirai de la grille qui est entre mes mains et dont vous avez certainement un double...

—Ce sera fort sage... ne manquez pas d'emporter des fonds...

—Oui... quelques billets de mille francs seront peut-être utiles pour délier les langues...

—Voulez-vous de l'argent ?

—Inutile, j'en ai. J'avancerai ce qu'il faudra.

—C'est cela. Au retour, vous nous présenterez votre compte et vous serez remboursé de vos dépenses.

—Pas autre chose à me dire ? Pas de recommandations à me faire ?

—Non...

—Je vous laisse alors et je partirai demain.

—C'est cela. Partez, et bonne chance !

Maurice quitta la rue de Suresnes et se rendit chez Mme veuve Rosier, beaucoup plus connue jadis sous le nom d'Aimée Joubert.

Il l'avait vue l'avant-veille, nous le savons ; mais, au moment de s'éloigner de Paris, il voulait lui faire ses adieux, si courte que dût être son absence.

Elle était à table quand il arriva rue de Provence, vers onze heures.

—Viens-tu déjeuner avec moi, mon cher enfant ? lui demanda-t-elle après l'avoir embrassé.

—Non. Je viens vous dire : Au revoir !

—Tu quittes Paris ? s'écria Mme Rosier, en devant un peu pâle. Est-ce que tu pars déjà en voyage avec ton Hollandais ?

—Non, je pars seul, et il s'agit d'une toute petite absence, car je reviendrai dans deux ou trois jours.

—Où vas-tu ?

—Au Havre... —répondit Maurice sans hésiter.

—Dans quel but ?

—Dans le but de relever, au commissariat de la marine, quelques notes dont mon capitaine a besoin pour son grand ouvrage.

Maurice jugeait prudent, on le voit, de ne prononcer ni le nom dont Pierre Lartigues s'était affublé, ni le nom du pays où il se rendait lui-même.

Mme Rosier avait en Maurice une confiance illimitée.

Tout ce qu'il lui disait devenait pour elle paroles d'évangile.

Pourquoi d'ailleurs l'aurait-elle soupçonné de mentir, puisqu'elle ne pouvait deviner le but de ses mensonges ?...

—Tu ne seras vraiment éloigné de Paris que pendant deux ou trois jours ? —reprit-elle.

—Je vous l'affirme...

—Je sais bien qu'un court voyage en chemin de fer n'est point dangereux, mais je suis toujours inquiète... il y a des déraillements, les rencontres de trains... — En arrivant tu m'écriras pour me rassurer...

Maurice se mordit les lèvres.

La précaution qu'il venait de prendre une minute auparavant tournait contre lui.

Ecrire était impossible, puisqu'il prétendait aller au Havre et que sa lettre porterait le timbre de Vic-sur-Braisnes.

Il fallait trouver une échappatoire.

—Si vous y tenez absolument, je vous jetterai deux lignes à la poste, dit-il en riant, mais, entre nous, pour une absence de deux jours c'est presque ridicule. Je ne sais même pas si je resterai deux jours. En quelques heures je puis avoir pris mes notes et revenir aussitôt.

—Alors, je n'insisterai pas... murmura Mme Rosier. Tu as raison... j'ai des inquiétudes absurdes... Mais si tu restais plus de deux jours, tu m'écrirais ?

—J'en prends l'engagement, dit Maurice.

Il ajouta tout bas :

—Je trouverai un moyen...

—Veux-tu dîner avec moi aujourd'hui ? reprit l'ex-Aimée Joubert. Oh ! ne refuse pas... tu me feras de la peine... il y a si longtemps que nous n'avons passé une bonne soirée ensemble...

—Eh bien ! j'accepte...

—Vrai ?

Et avec le plus grand plaisir... Ce soir je suis complètement libre...

—Tu n'arriveras pas trop tard ?

—Je serai ici à six heures précises.

—Tu es gentil et tu en seras récompensé... — Je te ferai faire un joli dîner comme je sais que tu les aimes... — Rien que des petits plats fins...

Maurice se mit à rire.

—Les petits plats fins seront les biens accueillis... —répliqua-t-il. — Mais ce n'est point pour eux que je viendrai... C'est pour vous, bonne amie...

Mme Rosier allait répondre à cette phrase gracieuse.

Un coup de sonnette lui coupa la parole.

Presque en même temps entra la servante.

LXII

—Qu'y a-t-il ? —demanda Mme Rosier.

—Une lettre apportée pour madame par un commissionnaire.

—Donnez.

L'ex-Aimée Joubert prit l'enveloppe que tenait la bonne et jeta un coup d'œil sur la suscription.

Ce coup d'œil fut suivi d'un tressaillement léger, que Maurice ne remarqua pas.

Dans un des angles de l'enveloppe était tracé un signe visible pour elle seule, ou plutôt n'offrant de sens que pour elle.

—Je sais... je sais... dit-elle à demi voix, comme se parlant à elle-même ; ça n'a pas d'importance... pas la moindre.

Et, avec une apparente négligence, elle jeta la lettre sur la table, sans l'ouvrir.

Maurice s'était levé et avait pris son chapeau.

—Tu pars déjà ? s'écria Mme Rosier.

—J'ai beaucoup d'affaires... Il faut que j'aille au journal.

—A ce soir, alors ?

—Oui, à ce soir, six heures précises...

—Surtout ne te mets pas en retard !...

—Comptez sur mon exactitude...

—Le jeune homme embrassa Mme Rosier et sortit.

—A peine la porte venait-elle de se refermer derrière lui que la maîtresse du logis reprit d'une main fiévreuse la lettre jetée sur la table, déchira l'enveloppe et déploya la feuille de papier contenue dans cette enveloppe.

—Du parquet... murmura-t-elle. Qu'est-ce que cela signifie ?... Que me veulent-ils donc ?

Pour le savoir, il suffisait de lire.

Elle lut les lignes suivantes :

“ Par ordre du procureur de la République du département de la Seine, M. Paul de Gibray, juge d'instruction, prie Mme Rosier de vouloir bien se rendre à son cabinet, au palais de justice, aujourd'hui, à une heure précise.

“ Très urgent.

“ PAUL DE GIBRAY.”

—Au cabinet du juge d'instruction !... répéta Mme Rosier presque haut. Pourquoi faire ? Rien !... Pas d'explication !... une prière qui ressemble à un ordre. Cette lettre m'inquiète... Ne me débarrasserais-je donc jamais de cette tunique de Déjanire que j'ai portée pendant tant d'années et qui me brûlait ? Je suis libre après tout... je ne dépens de personne... Si je refusais d'obéir ?

Après un instant de réflexion elle ajouta :

—Refuser d'obéir... à quoi bon ? Au lieu de me créer des chimères il vaut mieux savoir ce qui se passe et pour quel motif on m'appelle...

“ J'irai...”

Cette résolution prise, Mme Rosier acheva de déjeuner, s'habilla rapidement, appela sa servante, lui commanda de préparer, pour six heures, un petit dîner dont elle détailla le menu, puis elle quitta son appartement, prit une voiture à la plus prochaine station et se fit conduire au palais de justice.

De longue date elle connaissait les détours du palais.

Elle monta droit à la galerie sur laquelle s'ouvrent les cabinets des juges d'instruction, et pria l'huissier de service de l'annoncer à M. de Gibray.

Celui-ci, qui comptait sur son exactitude, avait auprès de lui le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations judiciaires.

Il désirait s'entendre avec Mme Rosier, hors de la présence du comte Smoïloff, aussi le rendez-vous donné à la ci-devant policière précédait de plus d'une heure celui assigné au jeune Russe.

En franchissant le seuil du cabinet où elle fut introduite sur-le-champ, l'ex-Aimée Joubert reconnut du premier coup d'œil les deux personnages qui s'étaient adjoints le juge d'instruction.

Elle se sentit très émue.

Assurément, pour motiver cette réunion quelque chose de particulièrement anormal devait se produire.

Le chef de la sûreté et le commissaire firent deux pas au-devant de la nouvelle venue et lui tendirent leurs mains.

—Chère madame, lui dit le chef de la sûreté, nous ne nous étions pas rencontrés depuis plus de deux ans et je suis heureux de vous voir... J'ai conservé de nos anciens rapports de trop bons souvenirs pour ne point regretter qu'ils aient pris fin et souhaiter les voir renaître...

Mme Rosier regarda son interlocuteur avec une surprise et un effroi manifestes.

—Les voir renaître... répéta-t-elle, d'une voix un peu tremblante. Est-ce que la lettre que monsieur le juge d'instruction m'a fait l'honneur de m'écrire aurait trait à quelque chose de ce genre ?

M. de Gibray prit la parole, mais au lieu de répondre à la précédente question il dit, en ayant soin de donner à sa physionomie l'expression la plus bienveillante :